

DROITS DEVANT

RACONTER CE QUI PROTÈGE, ENTRAVERE
OU LIBÈRE LES JEUNESSES



DROITS DEVANT

RACONTER CE QUI PROTÈGE,
ENTRAVE OU LIBÈRE
LES JEUNESSES

COMMENT LES DROITS DES JEUNES S'INCARNENT-ILS DANS LEUR QUOTIDIEN ?

Droit à une identité, à la santé, à l'éducation, à la protection, à l'expression et à la participation citoyenne... La Convention internationale des droits de l'enfant assure aux jeunes ces garanties fondamentales. Mais comment ces droits s'incarnent-ils dans leur quotidien ? Quelles expériences en ont-ils ?

En allant à la rencontre d'une centaine de lycéen-ne-s, à Paris, à Saint-Denis, et à Bordeaux, la Zone d'Expression Prioritaire (ZEP) et le Fonds des Nations unies pour l'enfance (UNICEF) ont fait émerger une trentaine de récits qui illustrent ces réalités. Des éloges aux parents ou à la débrouille. Des coups de gueule et des remerciements à leurs enseignant-e-s. Des coups durs aussi, quand la maladie ou la violence frappe à leur porte.

Ils et elles nous ont livré avec courage ou fierté ce qui leur importe, à eux. Ce qui protège, entrave ou libère leurs jeunesses.

Elliot Clarke

RÉDACTEUR EN CHEF À LA ZONE D'EXPRESSION PRIORITAIRE

SE RACONTER POUR FAIRE VIVRE LE DROIT À L'ÉDUCATION

2020 et 2021 ont été des années dévastatrices pour l'éducation des enfants et des jeunes dans le monde. La pandémie a mis à mal l'ensemble du système éducatif et par là même le droit fondamental à l'éducation. Faire entendre la voix des enfants et des jeunes sur les sujets qui les concernent est une mission essentielle d'UNICEF, y compris en France.

Dans ce contexte exceptionnel, en parallèle de notre Consultation nationale des 6-18 ans 2021, qui a permis à plus de 25 000 enfants et jeunes de s'exprimer via un questionnaire sur l'exercice de leurs droits au quotidien, nous avons lancé, avec le soutien de la ZEP, une série d'ateliers d'écriture sur la thématique du droit à l'éducation.

Les textes qui en sont issus sont des témoignages forts qui réaffirment la nécessité de porter et faire respecter l'opinion des jeunes sur leur éducation et leurs apprentissages, que ce soit au sein du milieu scolaire, de leur famille ou de l'espace public. Les lycéens qui ont livré ces récits personnels nous partagent leurs sentiments de réussite ou d'échec, leurs perspectives sur la vie professionnelle, leurs relations entre pairs, mais aussi les discriminations et violences vécues.

Autant d'informations précieuses que les acteurs éducatifs et les pouvoirs publics doivent être en mesure de prendre en compte pour faire appliquer et vivre pleinement la Convention internationale des droits de l'enfant en France.

Prenons le temps d'écouter leur voix et permettons à chaque enfant d'accéder à son droit à l'éducation.

« L'éducation est l'arme la plus puissante que l'on ait à disposition pour changer le monde » – Nelson Mandela

Béatrice Lefrançois

SECRÉTAIRE GÉNÉRALE D'UNICEF FRANCE

DANS MA CITÉ, DUR DE PAS DÉCROCHER

EN DÉCROCHANT DE L'ÉCOLE,
NADIA A FAIT COMME SON FRÈRE
ET LES JEUNES DE SON QUARTIER.
SON LYCÉE LUI A DONNÉ UNE DERNIÈRE
CHANCE, QU'ELLE A SAISIE GRÂCE
AU SOUTIEN DE SA FAMILLE.

Mon frère a été en décrochage scolaire, il a arrêté au collège. Il était souvent absent et allait en cours pour s'amuser ou juste se poser. Il n'a jamais apprécié l'école, mais je trouve aussi que l'école n'a jamais rien fait pour aider les jeunes en décrochage, ou pour les motiver davantage à participer aux cours ou à des activités d'intervenants.

Malgré tout, j'ai toujours cru en mon frère et je me suis toujours dit qu'il réussirait avec ou sans études. J'étais la seule à croire en lui. Ses éducatrices et les conseillères d'orientation lui disaient qu'il était une cause perdue. Mis à part qu'à l'école ça n'allait pas, il avait des objectifs de vie, même s'il traînait dans les rues. Le quartier empire la situation car les jeunes ne se motivent pas entre eux, ils prennent l'habitude de ne rien faire, de ne pas se lever le matin, et de l'argent facile aussi.

Dans ma cité, les jeunes sont souvent posés au parking en bas du bâtiment. Je suis très proche de certains. Leur rituel, c'est dormir jusqu'à 15 heures, sortir, s'asseoir dans des voitures, fumer du shit, aller

voir des meufs, faire de la moto, sortir dans les chichas et les hôtels, guetter que la police n'arrive pas, faire de l'argent sale en allant voler, arracher des sacs, vendre de la drogue. Le quotidien n'est pas facile mais, surtout, ils risquent la prison tous les jours.

ÇA A COMMENCÉ PAR DES INSULTES AUX PROFS

D'autres jeunes vont à l'école et sont scolarisés, mais chacun a sa bande de scolarisés et de non-scolarisés. Quand j'en croise et que je leur dis « wesh pourquoi tu travailles pas? », leur réponse est « je ne trouve pas, personne ne m'aide ». Ils sont démotivés et se tirent vers le bas.

Au collège, je n'aimais pas du tout l'école non plus. J'ai commencé à décrocher au collège et je voulais faire comme mon frère, ne plus aller en cours et rester chez moi avec mes copines. J'étais jeune et je ne voulais plus apprendre ou m'asseoir dans une salle à écouter. Je ne voulais pas que mon frère se sente mal chez moi et soit le seul à décrocher. J'avais envie que ma mère nous voit de la même façon et qu'elle soit autant déçue par moi que par lui.





Ça a commencé par des insultes aux profs, l'absence de travail fourni, des exclusions temporaires de sept jours, des punitions à faire, des commissions éducatives et j'en passe. Mon frère me disait que ce n'était pas une fierté et ma mère criait et me disait que je faisais n'importe quoi et que je finirais par le regretter.

ON S'EST LANCÉ UN DÉFI : RÉUSSIR DANS LA VIE

À la moitié de mon année de troisième, mon collège a voulu m'exclure définitivement, mais ils n'ont trouvé aucune place pour moi dans un autre. Alors, ils m'ont finalement laissé une dernière chance parce que je n'avais pas l'âge d'être déscolarisée.

Ma mère a expliqué à mon frère, avec de la peine dans les yeux, ce que j'avais fait. J'ai eu le déclic quand j'ai vu ma mère dans cet état : elle ne croyait plus en nous. À la suite de ça, mon frère et moi on s'est lancé un défi : réussir dans la vie et faire la fierté de notre maman. Lui, avec une formation ou un travail, et moi dans mes études.

Aujourd'hui, mon frère est conducteur de bus à la RATP. Ma mère est très fière ! Moi, j'ai eu mon brevet, un CAP Agent de prévention et de médiation, et je suis en terminale. Je passe mon bac cette année pour poursuivre vers un BTS. Mon frère a été ma motivation dans ma vie personnelle et professionnelle pour réussir et toujours croire qu'on peut s'en sortir.

Je pense que tant que l'envie est là, tous les jeunes des cités peuvent réussir, avec ou sans aide. Mais il devrait y avoir des aides quand même parce que, compter sur soi-même ou sur sa famille pour réussir... ça ne suffit pas !

Il pourrait y avoir plusieurs activités de réinsertion professionnelle. Les collèges devraient motiver davantage leurs jeunes en les accompagnant, mais surtout en croyant en eux. Les éducateurs de quartier devraient faire des sorties dans des formations et parler aux jeunes sans les démotiver. Ça vaut pas que pour ma ville, Saint-Denis, mais pour toutes les cités.

Nadia, 18 ans

SAINT-DENIS

SUR PARCOURSUP, « 93 » EST UN HANDICAP

**AU MOMENT DE FAIRE
SES CHOIX D'ÉTUDES,
MASSITA A FAILLI NE PAS
S'INSCRIRE À PARIS, ALORS
QU'ELLE EN AVAIT ENVIE.
UNE AUTOCENSURE
QUI PORTE EN ELLE LES
PRÉJUGÉS SUR
LA SEINE-SAINT-DENIS.**



Depuis que je suis en seconde, je rêve d'aller étudier à Paris. Sur Parcoursup, j'ai mis infirmerie et économie sociale et familiale, un BTS. Paris, c'est mieux. Il y a moins de problèmes et je pense qu'on y enseigne mieux. Mais j'en ai marre que les facs et les BTS de Paris qui voient les dossiers et les lettres de motivation du 93 les refusent immédiatement sans les lire et sans nous connaître. Ils ne jugent pas les jeunes du 93 par leurs capacités. Ils les jugent parce qu'ils viennent de Seine-Saint-Denis.

PARCOURSUP: J'AI HÉSITÉ À METTRE CERTAINS VŒUX

Quand ma prof m'a annoncé cette histoire de Parcoursup, que ce serait difficile d'accéder à ces écoles, je me suis sentie triste et énervée, car elles n'ont pas droit de juger quelqu'un parce qu'il vient d'un département pauvre et mal vu. Elles pensent qu'on est désorganisés, qu'on n'aime pas l'école, qu'on est moins bien élevés, que le niveau est faible. Je trouve ça injuste parce que tout le monde n'est pas comme ça dans le 93 ! Moi, j'ai envie d'apprendre, je suis curieuse.

Ça m'a un peu influencée dans mes choix : pendant l'inscription, j'ai hésité à mettre certains vœux. J'avais peur d'être refusée et de me retrouver sans rien.



LEUR OBJECTIF ÉTAIT DE FAIRE RÉUSSIR LES ÉLÈVES À TOUT PRIX

J'ai fréquenté deux lycées de Seine-Saint-Denis. Le premier, c'est Eugène Hénaff à Bagnolet, où j'ai passé ma plus belle année scolaire. Ils étaient très accueillants envers les étrangers. J'ai eu des cours de français pour les étrangers. Durant mon année dans cette école, j'ai appris beaucoup de choses, en particulier la langue française ! Les professeurs étaient de haut niveau. Leur objectif était de faire réussir les élèves à tout prix, et de donner une bonne éducation et une image positive des élèves.

J'ai dû le quitter car il n'avait pas mon vœu dans le social. C'est dommage, j'aurais préféré ne pas avoir à partir. En 2018, j'ai donc commencé à fréquenter le lycée Angela Davis, car il y avait mon vœu. J'ai alors vu une autre réalité.

Certains élèves manquaient de respect aux professeurs. La première fois que j'ai vu ça, je suis restée choquée. Certains insultaient les profs, leur répondaient mal. Mais avec et grâce à l'équipe scolaire, la situation a commencé à s'améliorer dans ma classe.

ON NE SAURA JAMAIS SI C'EST PARCE QUE JE VIENS DU 93 OU QUE JE N'AI PAS LES CAPACITÉS

J'espère être acceptée à Paris, à la Pitié-Salpêtrière. Si ce n'est pas le cas, je serai un peu triste de ne pas obtenir mon école d'infirmière, mais je ne serai pas désespérée. J'ai envie de m'occuper des gens, notamment des bébés, d'être infirmière en prénatal, et je trouverai un moyen de le faire !

Je reste un peu sur mes gardes, parce que si je ne suis pas acceptée, on ne saura jamais si c'est parce que je viens du 93 ou si c'est que je n'ai pas les capacités. Je pense qu'à situation égale, un Parisien sera toujours avantagé. Même s'il est plus nul. Il aura sa chance, et je trouve ça injuste.

Massita, 20 ans

SAINT-DENIS

MON QUARTIER M'A TRAUMATISÉE

ÉMILIE A GRANDI DANS UN QUARTIER
OÙ LES VIOLENCES SONT QUOTIDIENNES.
PARCE QU'ELLE EN A ÉTÉ À LA FOIS
VICTIME ET TÉMOIN, ELLE A AUJOURD'HUI
DES SÉQUELLES PHYSIQUES ET PSYCHOLOGIQUES.

Un samedi, je me promenais dans mon quartier, je suis tombée nez à nez avec une rixe. Elle concernait des membres de mon quartier et ceux de Montreuil. Je suis passée le plus loin possible, mais un garçon que je connaissais m'a interpellée et m'a demandé de les aider car je faisais du rugby. Je me suis enfuie en courant pour y échapper, mais c'était trop tard : le « camp adverse » m'avait vue et avait reconnu mon visage.

Une semaine après, en rentrant de l'école, deux jeunes hommes m'ont attrapée et poussée derrière les escaliers qui permettent d'accéder à mon immeuble. Je me disais qu'ils se trompaient de personne et qu'ils allaient me laisser repartir tranquillement, mais non. Ils ont commencé à m'insulter, à me dire que j'avais choisi le mauvais camp : le camp des faibles. Puis, ils m'ont fait tomber à terre et m'ont rouée de coups jusqu'à mon visage. Ils sont partis au bout de dix longues et interminables minutes.

J'avais 8 ans.

Les conséquences de ces actes m'ont laissée pratiquement sourde de l'oreille gauche et un acouphène constant dans l'oreille droite. En rentrant à la maison, ma mère a vu mon état et m'a demandé si je m'étais encore battue à l'école. Je lui ai dit que non et lui ai donné l'excuse qu'un des garçons du rugby m'avait plaquée violemment. Ce qui expliquait mon oreille qui saignait, mon début de cocard à l'œil et ma lèvre inférieure en sang.





ENCORE UNE FOIS, JE ME SUIS ENFUIE EN COURANT

Peu après cet incident, ma mère s'est fait agresser à son tour à quelques mètres de la porte de notre immeuble. Je me souviendrai toujours de son visage en sanglots et apeuré. À ce moment-là, j'étais chez ma « nounou » qui habitait dans le même immeuble que nous. Ma mère lui a raconté dans les moindres détails. Les deux hommes lui avaient volé le plus gros sac. En la plaquant au sol, ils n'avaient pas vu son petit sac à main avec sa CB, son permis de conduire, sa carte d'identité... Nous sommes allées porter plainte le soir même. Les agresseurs n'ont jamais été retrouvés.

J'avais aussi entendu une rumeur dans mon école qui parlait de combats de chiens organisés par des gars de mon immeuble que je connaissais bien. L'un d'eux avait un « élevage » de Staffs [Staffordshire Bull Terrier]. Un jour, j'ai rejoint un pote pour jouer et j'ai décidé d'aller dans le garage souterrain pour y chercher un ballon. On a rencontré deux molosses sans vie à moitié cachés sous des voitures. C'était donc dans ce garage que les combats avaient lieu. Mon pote m'a dit de dégager vite fait avant que les grands ne tombent sur nous et qu'on ait de sérieux problèmes. Encore une fois, je me suis enfuie en courant.

JE NE SAIS PAS SI ELLE A SURVÉCU

Une autre fois, ça faisait déjà plus de trois semaines que des rodéos urbains avaient lieu sur la route devant chez moi. Alors que j'étais sur le chemin du retour de l'école, une course entre une motocross et un quad a démarré à une dizaine de mètres de moi. J'attendais au passage piéton. La moto a fait une roue arrière et a percuté la vieille dame de plein fouet. Elle est tombée au sol, et l'homme qui était sur la moto s'est relevé et a pris la fuite.

Des gens se sont attroupés autour. Du sang coulait de sa tête, elle ne réagissait pas. Elle revenait sûrement des courses car elle avait un Caddie rempli avec elle. J'étais tellement terrifiée que je n'ai pas bougé de ma place, toujours sur le trottoir d'en face. Je me souviens qu'une dame criait de laisser un espace entre la dame et la foule pour que seulement deux personnes essaient de lui parler.

Lorsque les pompiers et policiers sont arrivés, j'ai pris la fuite, pensant que j'avais fait quelque chose de mal. Arrivée chez moi, encore en état de choc, j'ai tout raconté à ma mère. Je ne sais pas si cette dame a survécu.

ON DIT QUE JE SUIS STRESSÉE DE LA VIE

Un jour, j'étais avec une amie et sa mère. On devait aller au parc et, au moment de passer entre deux immeubles, mon amie a trébuché sur un petit tas de seringues usagées. Sa mère s'est affolée et m'a expliqué qu'elles ne servaient pas à faire des vaccins. Elles sont très dangereuses et peuvent transmettre des maladies très graves. Je suis donc passée d'une joie d'aller au parc à exploser en sanglots, pensant que mon amie allait mourir d'une maladie. Elle m'a raccompagnée et a foncé à l'hôpital. J'ai appris quelques jours après qu'elle allait bien.

À 11 ans, j'ai déménagé dans une ville calme sans problème et plus sereine, avec des lampadaires et tout. Le problème, c'est que ma vie d'avant a laissé beaucoup de traces. J'ai vraiment beaucoup de mal à faire confiance aux gens.

On dit que je suis stressée de la vie. Quand j'étais au collège, ça se remarquait par de l'agressivité et de la brutalité envers les gens. J'essaie maintenant de me contrôler mais il m'arrive encore d'avoir des crises que je ne peux pas maîtriser. Mais j'ai su trouver quelques personnes avec qui je peux avoir confiance et qui me soutiennent constamment.

Émilie, 15 ans

PARIS

D'ARGENTEUIL À PARIS, POUR BIEN ÉTUDIER

HABITANT ARGENTEUIL
ET SCOLARISÉE À PARIS,
MARIE DOIT CONSTAMMENT
S'ADAPTER À CES DEUX
MONDES COMPLÈTEMENT
DIFFÉRENTS. UNE SITUATION
QUI L'ÉPUISE ET LA REND
FIÈRE À LA FOIS.

Le réveil sonne. C'est la deuxième sonnerie. Il est déjà 6 h 50. Je m'habille, me lave les dents, et hop c'est parti. On part d'Argenteuil pour arriver dans le 6^e arrondissement de la capitale. Je marche, je prends le train, puis je remarque, et je prends le métro, et je remarque encore. Trajet de quarante-cinq minutes pour aller au lycée et c'est comme si j'avais déjà eu mes six heures de cours.

J'ai l'impression que je n'ai pas eu le temps de dormir et de recharger mes batteries. Mais bon, pas le choix, mes parents ne souhaitent pas que je fasse ma scolarité dans une ville comme Argenteuil...

UN TRAJET ET DEUX UNIVERS DIFFÉRENTS

Argenteuil, ce n'est pas très bien réputé. C'est une ville associée au trafic de drogue, connue pour sa délinquance, ses agressions à mains nues ou à coups de couteau... et maintenant l'assassinat d'une fille de 14 ans. Ce qui a légèrement fait peur à mes parents. Alors ils ont choisi de me scolariser à Paris, dans un lycée privé. Hormis le fait que je voulais faire une spécialité particulière, ils voulaient que je fasse mes études ailleurs. Je comprends leurs choix, j'aurais aussi choisi ça pour mon enfant.

Découvrir Paris m'a permis de couper les ponts avec cette ville. Les lieux d'Argenteuil, « les potes du collège », et juste l'atmosphère, devenaient clairement étouffants. Entre le harcèlement de rue où le gars peut te suivre jusqu'à ce que tu lui lâches ton numéro ou ton Snap, les altercations, et le ton qui monte très vite, il suffit d'un geste pour que ça dégénère. Ce qui arrive bien moins souvent à Paris. Couper les ponts pour tout refaire, parce que c'est ce qui m'a fait le plus grand bien, loin de là où je vis.



PARIS, VILLE INACCESSIBLE POUR LES BANLIEUSARDS

Quand j'ai annoncé que je partais à Paris, mes camarades du collège étaient surpris. En vrai, quel plaisir de voir leurs têtes étonnées. J'étais si fière. Pour eux, c'est un peu inaccessible. Même si la ville est proche, c'est dur en tant que banlieusard : on a dû être une dizaine du collège. Les lycées prennent plus facilement les élèves qui habitent à côté. Et si tu n'as pas un excellent bulletin et un bon projet professionnel, c'est mort.

Mon dossier était loin d'être le meilleur, mais j'avais aussi un projet professionnel très forgé grâce à mes stages. Ça a dû faire la différence. Je mets les bouchées doubles cette année pour bien montrer qu'on ne m'a pas prise pour rien.

Maintenant, je « vis » à Paris car je passe la plupart de mon temps ici. Même hors des cours, je sors de chez moi, je prends le premier train direction Paris Saint-Lazare. Les balades dans Argenteuil, ça ne fait pas rêver. Bon, je vous parle de balade comme si on pouvait sortir... Entre le lycée et les transports pour rentrer, je ne sors pas beaucoup, voire pas du tout... Crise sanitaire oblige.

POUR LES PARISIENS, JE SUIS «LA TRAFIQUANTÉ»

Sans vous mentir, ce trajet m'opprime pour aller en cours tous les jours. Le matin quarante-cinq minutes, puis le soir encore... C'est lourd. Vivre dans cet entre-deux me fatigue : métro, boulot, dodo. Je n'en peux plus, j'ai l'impression de faire que ça, Paris-Argenteuil, Argenteuil-Paris.

Puis, quand je suis à Paris, on me qualifie d'Argenteuillaise, de trafiquante. Mes potes parisiens se fournissent en substances là-bas. Au moins, ça me fait un bête de surnom : « la trafiquanté ». Et quand je suis à Argenteuil, on me qualifie de Parisienne. Le peu de potes qu'il me reste m'appelle comme ça à chaque fois qu'ils me voient.

Ça nous fait rire parce que, au final, je ne suis ni l'une ni l'autre. Je n'appartiens plus à Argenteuil, mais je n'appartiens toujours pas à Paris. Je me dois d'être différente dans les deux villes. C'est ce qu'on attend de moi, non ?

Marie, 15 ans

ARGENTEUIL

SEXISME: DES CLICHÉS IMMUABLES MALGRÉ LA DISCUSSION

LES FILLES PORTENT DES JUPES, LES GARÇONS NE PLEURENT PAS.
SURTOUT SON PÈRE. SASHA A CONSCIENCE DES CODES GENRÉS
DE NOTRE SOCIÉTÉ ET SE DEMANDE COMMENT LES FAIRE DISPARAÎTRE.

Combien de fois est-ce que j'ai entendu des phrases types comme: « Redresse-toi, on dirait un troll »; « Ferme les jambes, on dirait que t'es en train d'accoucher »; « Il fait chaud, tu devrais te mettre en robe »; « Il est un peu court ton short non? »; « T'as les épaules bien découvertes dis-donc! » Le sexisme s'instille partout. Et il commence avec l'éducation des enfants.

On nous dit que la France est un pays libre, que c'est le pays des Droits de l'Homme, et légalement parlant, c'est vrai. Pourtant, combien de codes vestimentaires nous sont imposés bêtement? Rien que parce qu'on naît fille, il nous est soudainement imposé une certaine posture, une manière de parler et de se comporter dès le plus jeune âge. J'ai dû m'habiller de manière féminine, porter des robes et des jupes. J'ai même cru que mes parents allaient faire une syncope quand je leur ai dit que je voulais me couper les cheveux courts il y a quelques mois. À la maison comme à l'école, on m'a aussi demandé d'être calme, à l'écoute, attentionnée.

À L'ENTENDRE PARLER, IL A LA CAPACITÉ ÉMOTIONNELLE D'UN CAILLOU

Il faut aussi parler des garçons. Je pense que je peux compter sur mes doigts le nombre d'entre eux que j'ai vu pleurer, y compris devant des films et séries. La majorité n'a évidemment aucune idée de ce qu'est la « masculinité toxique » et, pour le peu qui savent, la plupart ne vont que pouffer et geindre que ce n'est qu'un autre terme inventé par les féministes pour remettre leur petit confort en question.

La première personne que j'ai entendue parler de ça, c'était mon propre père. C'est loin d'être une mauvaise personne, mais il fait partie de l'ancienne génération et son mode de pensée conservateur n'est pas ce qu'on pourrait appeler ouvert, loin de là. Il est pour des opportunités égales entre hommes et femmes, oui, mais dès qu'il faut parler de ses émotions, de comment est-ce qu'il vit les choses en général, du travail, de la famille, c'est comme s'adresser à un mur. À l'entendre parler, il a la capacité émotionnelle



d'un caillou. Quand il entend ma mère se plaindre des parents des patients qui veulent l'amener au tribunal parce que leur enfant atteint d'une maladie incurable ne va pas mieux, sa seule réponse est qu'elle est trop attachée aux choses, qu'elle n'est pas assez distante. Pour lui, on est trop sensible, on est des « princesses » parce qu'on s'autorise à montrer nos émotions.

Ouvrir la discussion avec les gens autour de moi, c'est comme essayer de traverser l'océan Pacifique à la nage. Théoriquement pas impossible, mais dans la pratique ce n'est pas donné à tout le monde.

PLEIN DE PETITS GESTES QUI NOUS DISENT QU'ON FERAIT MIEUX DE SE TAIRE

On attend tellement de choses de la part des enfants alors qu'ils ne sont même pas capables de comprendre pourquoi on leur impose les normes des adultes. Cette pression, je la ressens surtout sous la forme de regards de travers,

de petites phrases au ton du reproche, de plein de petits gestes qui nous disent sans un mot qu'on ferait mieux de se taire et de rentrer dans le rang.

Ce n'est pas aussi facile de sortir dans la rue pour dénoncer ces comportements problématiques. Pour autant, il y a d'autres choses qu'on peut faire, comme rester informé-e, transmettre ces informations, faire entendre la voix de celles et ceux qui dénoncent, ou encore en parler autour de soi. Camper sur ses positions et attendre que les choses se fassent, c'est condamner tout un tas de gens qui n'ont pas la liberté de faire ce choix.

Sasha, 15 ans

BORDEAUX

W REVENGE PORN: MON EX M'A PIÉGÉE

UNE PHOTO VOLÉE, PUIS UNE AUTRE... INGRID A SUBI LE CHANTAGE ET LES VIOLS DE SON EX. PARLER L'A LIBÉRÉE D'UN POIDS, MAIS LES SÉQUELLES SONT TOUJOURS LÀ.



Mon ex-petit ami m'a fait chanter pendant plus de deux ans avec des photos intimes. Un jour, on était en sortie en base de loisirs, j'étais allée prendre ma douche quand il m'a prise en photo à mon insu. Une fois rentrée chez moi, il m'a envoyé la photo en me disant de lui envoyer des *nudes*, sinon il m'a dit qu'il allait poster la photo sur tous ses réseaux et à mes cousins et que j'allais avoir une réputation de « pute » dans ma ville.

Je me suis sentie coincée, alors je lui ai envoyé des photos par peur. Sauf qu'à chaque fois que je lui en envoyais, il les enregistrait et me faisait chanter avec. Pendant deux ans et demi, ça a été comme ça, et durant ces deux ans et demi, il m'a violée. Il voulait qu'on le fasse mais je lui disais non, que je n'avais pas envie parce que je n'étais pas prête et que je voulais rester vierge jusqu'à mon mariage. Il m'a quand même forcée, à me dire : « Bah alors je rentre mon doigt t'inquiète pas, ça va pas te dévierger. » Je lui ai dit non aussi, mais il s'est énervé et m'a tiré les cheveux, ensuite, il a pris ma main et l'a mise sur sa partie intime. J'étais figée, j'étais là sans être là, et puis il a fait ce qu'il voulait faire.

EN PARLER M'A LIBÉRÉE D'UN POIDS

Je ne me rendais pas compte de ce que je vivais. Je me sentais juste sale, comme une pute. Malgré ça, il a continué son chantage et c'était de pire en pire. Puis, un jour, je suis partie en vacances. Soulagée, je me disais que j'allais être tranquille, mais non. Il a continué à me faire chanter, à m'envoyer des photos de moi en me menaçant. Je n'en dormais pas de la nuit, j'avais peur d'en parler donc j'ai tout gardé pour moi.

Ça s'est arrêté quand j'avais 16 ans. J'ai réussi à en parler plus d'un an après à la copine de ma tante car je me sentais en confiance avec elle et elle me connaît depuis petite. Ça m'a libérée d'un poids. Elle m'a aussi accompagnée dans la démarche d'aller en parler à ma tante et ma mère.

IL M'A TUÉE VIVANTE

Quand il me faisait chanter, personne ne m'a aidée. J'étais seule face à lui et, comme je ne parlais à personne, je gardais tout en moi. Quand j'en ai parlé à ma tante, à sa copine, et à ma mère, elles m'ont conseillé de porter plainte mais je n'ai pas voulu car l'histoire était passée et je ne voulais pas que mon histoire soit entendue en public. Je le déteste parce qu'aujourd'hui il vit sa vie, normal, sans rien sur sa conscience, alors que moi il m'a tuée vivante et je devrai vivre avec ça toute ma vie.

J'ai voulu reprendre contact avec lui pour qu'il m'explique pourquoi il m'avait fait ça et, avant tout, pour lui faire comprendre qu'il m'avait détruite. Quand je lui ai demandé : « Pourquoi tu m'as violée ? Pourquoi tu m'as fait chanter ? » Il m'a répondu : « Je t'ai pas violée, c'est quoi cette phase que tu me tapes là ? » J'ai dit : « Ah bon donc j'invente ? », et je suis sortie de mes gonds en criant tout ce que je ressentais à cause de ça. J'ai pris l'exemple de sa nièce : « Demain, ta nièce vient te raconter tout ça, tu vas lui dire que c'est pas un viol ? Que c'est pas du chantage ? » Il m'a dit « azy » et ne s'est même pas excusé et a raccroché. Par la suite, je l'ai bloqué de partout, sur les réseaux sociaux et mon téléphone.

PUIS VIOLÉE



IL FAUT QUE ÇA SOIT MOI QUI VIENNE VERS LE GARÇON

Je ne sais pas ce qu'il devient et ça ne m'intéresse pas. Je sais qu'il est sorti de prison hier. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai ressenti cette peur. Aujourd'hui, je me sens toujours aussi coupable de l'avoir laissé entrer dans ma vie et tout gâcher. Je ne sais pas pourquoi mais, par moment, je me sens sale...

Maintenant, quand je suis en couple et que le garçon va poser sa main sur ma cuisse ou autre, je vais la retirer, me figer et avoir peur. Je ne saurais pas expliquer pourquoi. Quand je suis en couple, il faut que ça soit moi qui vienne vers le garçon sinon je vais vraiment me sentir pétrifiée. Maintenant, je sais que si je ne me sens pas en confiance, je pars.

Je suis devenue agressive avec les gens à cause de cette histoire. Je le hais parce qu'il m'a volé quelque chose de très précieux à mes yeux, ma pudeur.

Ingrid, 18 ans

SAINT-DENIS

LES HARCELEURS DE RUE NE ME FERONT PAS CHANGER MES HABITUDES

**UN TRAJET À VÉLO, UNE VOITURE
ET DES HOMMES. IL N'EN FAUT
PAS PLUS POUR QUE LES INSULTES
ET LES MENACES SE METTENT
À FUSER. CE SOIR-LÀ,
TESSA A EU TRÈS PEUR.**

Un soir, je suis sortie en vélo, comme n'importe quelle personne voulant se balader. J'étais seule, détendue dans la rue, ma musique dans les écouteurs. Je ne pouvais rien entendre de ce qui m'entourait. Au bout de quelques minutes, une voiture m'a doublée. Pour moi, ce n'était qu'une simple voiture. Elle était rouge et noire, je me rappelle même l'avoir trouvée jolie. Elle s'est éloignée d'abord devant mes yeux, puis a fait marche arrière pendant quelques secondes avant de faire un demi-tour.

J'ai pris peur et commencé à accélérer la cadence quand, tout à coup, elle s'est mise à mon niveau et s'est arrêtée. Trois hommes se tenaient à l'intérieur, deux à l'avant et un à l'arrière. Le conducteur, âgé d'une trentaine d'années, a commencé à me parler à travers sa fenêtre, m'a demandé si j'étais perdue, si j'étais seule, et même si j'étais loin de chez moi.

PARALYSÉE DE PEUR

Mal à l'aise, je ne faisais que des réponses courtes afin de passer le moins de temps possible à côté de cette voiture. Puis, un des passagers est sorti. Il était imposant. Il s'est mis à me menacer et à m'insulter car je refusais de monter. Je commençais vraiment à m'inquiéter, à presque paniquer, quand le conducteur est descendu à son tour. Là, j'ai été un moment paralysée de peur ! Mais, en les voyant se rapprocher assez rapidement de moi, j'ai pris mon courage à deux mains et me suis mise à pédaler le plus vite possible en direction de ma maison.



La voiture m’a suivie le long du chemin en percutant régulièrement l’arrière de mon vélo. Malgré ma panique, je ne cessais de penser que si je retournais directement chez moi, ces trois hommes sauraient où j’habite. J’ai donc décidé d’emprunter de fines rues dont je ne connaissais même pas l’existence, avec la peur de me perdre mais surtout de me faire rattraper. Mais celles-ci m’ont permis de semer cette voiture pour arriver chez une amie en sueur pour lui... faire « un coucou ».

Finalement, ce fut un épisode sans conséquences graves mais qui restera gravé dans ma tête. Pour autant, ce n’est pas pour ça que je changerai ma façon de me comporter ou même de m’habiller... Nous nous devons de vivre notre vie de femme, et nous ne devons pas nous cacher, nous priver de sortir juste parce qu’il existe des personnes qui ne savent pas se contrôler, qui nous représentent que comme des objets et qui gâchent nos vies du début jusqu’à la fin.

Tessa, 16 ans

BORDEAUX

À 11 ANS, EVA A ÉTÉ HARCELÉE
PAR UN HOMME DANS UN BUS.
DEPUIS, IL Y EN A EU DE NOMBREUX
AUTRES... DE CES AGRESSIONS
ET DE SA CHARGE MENTALE,
ELLE N'EN A PAS PARLÉ
À SES PARENTS, PAR PEUR
D'ÊTRE PRIVÉE DE SORTIE.



HARCELÉE DEPUIS MES 11 ANS

Un homme d'une quarantaine d'années s'est assis à côté de moi. Cela ne m'étonna pas du tout parce qu'il était 17 heures et que, comme à son habitude, le bus était bondé. C'était au cours du mois de septembre, quelques semaines après ma rentrée en sixième. J'avais 11 ans, il faisait encore chaud et je rentrais chez moi après la fin des cours.

Il engagea la conversation tout de suite, commença par me demander comment j'allais, d'où je venais et où je me rendais... Aujourd'hui, je n'aurais jamais répondu et aurais changé de place. Peu importe de savoir s'il a de vraies bonnes intentions ou non. Mais j'avais cinq années de moins et je répondis à cet homme que je ne connaissais pas. Je me suis néanmoins rappelé toutes les mises en garde de ma mère vis-à-vis des inconnus et c'est comme ça que, ce jour-là, je suis parvenue à m'en sortir.

Je venais d'être victime, comme 100 % des utilisatrices des transports en commun, de ce que l'on appelle le harcèlement sexiste.

COMME LES POUX, ILS S'ADAPTENT ET, QUAND ON LES IGNORE, ON EST INSULTÉES

Depuis, le problème persiste. Alors, j'ai dû m'adapter. Quand je sors, pour éviter au maximum les remarques, je m'habille en me couvrant un peu plus. Comme la moitié des Françaises qui disent changer leurs fringues de peur d'être interpellées ou harcelées, je vais au lycée à vélo et durant toute mon année de seconde je n'ai jamais porté une seule robe ou jupe ! Et si le vent la soulevait et qu'une personne jetait un œil entre mes jambes ? J'avais peur.



Cela m'est également arrivé plusieurs fois de simuler un appel, de faire mine d'être occupée et surtout de montrer que je n'étais pas seule quand je croisais quelqu'un. L'ignorance est pour moi l'un des meilleurs moyens de me débarrasser des agresseurs. Je continue mon chemin, l'air de rien... Mais, comme les poux, ils s'adaptent et, quand on les ignore, on est insultées, qualifiées de « pute » ou de « salope ».

JE SUIS PARTIE D'UN ÉNORME FOU RIRE

Ces agresseurs se croient tout permis. C'est ce qui me dégoûte le plus ! On en parle souvent entre amies et, parfois, on en rit tellement certaines situations sont ridicules. Un peu comme cette fois quand j'avais 15 ans où un homme d'une vingtaine d'années est passé à côté de moi à vélo en me fixant. Il a fait un bruit tellement bizarre avec sa bouche qu'au lieu de me sentir mal à l'aise, je suis partie d'un énorme fou rire. Je pense que l'individu avait essayé de claquer la langue mais, au lieu de ça, il l'a roulée comme un enfant et c'est lui qui est parti gêné. Pour une fois...

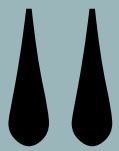
Je n'en ai jamais parlé à mes parents par peur de ne plus pouvoir sortir. Bien sûr, les tenues ne justifient en rien les agressions. C'est juste un problème de savoir-vivre.

Eva, 16 ans

BORDEAUX



MON COUSIN !! ET SA COPINE, UNE HISTOIRE DE VIOLENCES PSYCHOLOGIQUES



**LE COUSIN D'AMINA MALTRAITE
SA COPINE ET TOUTE LA FAMILLE
ESSAIE DE LA FAIRE SORTIR
DE CETTE RELATION. SANS SUCCÈS.**

Mon cousin est un « pervers narcissique » avec sa copine depuis deux ans. C'est un dictateur et il veut la commander dans tout ce qu'elle fait. Il la rabaisse verbalement et physiquement. «T'es grosse, va à la salle de sport, je peux trouver mieux que toi»: voilà le genre de messages que j'ai vus. Il y a aussi les coups de pression au téléphone, les humiliations publiques et privées: «Tu sers à rien je sais même pas pourquoi je suis avec toi, espèce de fragile va.» Sa copine est très sensible et il lui fait perdre confiance en elle. Il la prend pour acquise, il ne connaît pas sa juste valeur.

Moi, quand j'ai vu les messages et entendu ça, la seule chose que j'ai eu envie de faire, ce fut de prendre son téléphone et parler à sa place pour le remettre en place. J'avais trop la haine qu'il la rabaisse comme ça, c'est insupportable, et elle ne se défendait pas.

J'AI CONFRONTÉ MON COUSIN À PLUSIEURS MOMENTS

Le comportement de mon cousin a complètement changé ma vision de l'homme. Au début, j'ai cru que tous les hommes étaient comme ça, mais non ! Il ne faut jamais accepter un homme comme ça, même par amour.



Je n'ai pas réellement vécu la chose comme elle, mais je sais que si j'étais amenée à être en couple, je serais méfiante. On ne connaît pas une personne à 100 %... Surtout, je prendrais mon temps avant de me lancer dans une relation sérieuse.

J'ai confronté mon cousin à plusieurs moments car je vis avec lui. Je lui disais: «Est-ce-que c'est normal ce que tu fais à ta copine?» Il se faisait passer pour une victime et a coupé toute conversation avec moi. Impossible d'avoir une conversation d'adulte avec lui. Il partait la menacer directement: «Pourquoi t'es allée voir ma cousine pour lui raconter ma vie?», etc.

ELLE A PERDU TOUT LE MONDE

Mais elle a accepté de continuer cette relation toxique par amour, bien que ses parents, ses copines, ma tante et moi lui avons dit d'y mettre un terme. Je trouve inadmissible qu'elle continue de rester avec lui, même par amour! Elle est jeune et elle perd son temps avec un « pervers narcissique ».

Au final, elle a perdu tout le monde: il lui mettait dans sa tête que ses copines la jalouaient et, elle, elle a gobé

ça, alors que ses copines voyaient de l'extérieur que ce n'était pas une relation saine... Ses parents voyaient leur fille limite perdre ses repères et essayaient de la conseiller mais sans résultat positif. Elle a préféré perdre ses propres parents pour un homme qui ne la respecte pas. Elle se plaint mais elle continue à rester dans la relation jusqu'à perdre des êtres chers. Je ne peux plus rien dire car elle-même l'accepte.

Elle a commencé à s'éloigner de tout le monde une fois qu'on lui a dit que c'était toxique. Elle ne supporte pas d'entendre la vérité. Elle s'est complètement isolée mais vient toujours quand elle a besoin de réconfort. Et une fois que ça s'arrange avec mon cousin, on n'entend plus parler d'elle.

Amina, 18 ans

SAINT-DENIS

Je me souviens de la joie que j'ai ressentie quand nous avons reçu le compte-rendu du jugement des affaires familiales. Ma mère m'a tendu une lettre et j'ai ressenti une grande vague d'énergie. J'allais enfin savoir si l'enfer de ma garde alternée allait s'arrêter.

Ma maman m'a alors dit de me calmer et qu'elle allait me faire lire l'extrait où c'était marqué... Génial ! Enfin, j'allais pouvoir revivre. Je n'allais plus être chez mon père une semaine sur deux, mais seulement un week-end sur deux.

L'ADOLESCENTE REBELLE EST EN DÉPRESSION

Pourquoi « l'enfer » ? À cause de Lucifer, ma belle-mère. Celle qui me rabaisse en permanence, celle qui a pour unique but de me faire sortir de sa vie, de me rabaisser auprès de mon père. Celle qui est complètement déconnectée et croit que la terre toute entière est contre elle.

Elle raconte à sa propre famille qu'elle vit un enfer quand je suis chez elle, et que je suis l'adolescente rebelle typique. C'est sa passion. Quant à critiquer l'éducation de ma mère, elle ne s'en prive pas, ce que je ne supporte pas. Et pendant qu'elle pratique sa passion, l'adolescente rebelle est en dépression.

Pour ces multiples raisons, nous avons décidé, avec ma mère, de démarrer un jugement à l'amiable avec mon père. Sauf que pour lui tout allait bien, alors que je ne dormais pas, ne travaillais pas, ne vivais pas... Quand il venait me parler, il me faisait culpabiliser en disant qu'il allait passer ses nuits à pleurer, que j'allais l'abandonner, déménager et qu'il fallait que je sache que j'allais toujours passer avant Lucifer...

MON PÈRE ESSAYAIT DE ME FAIRE CULPABILISER

Après avoir essayé plusieurs fois le jugement à l'amiable, ma mère a décidé à la fin de mon année de cinquième de prendre un avocat et de passer devant le tribunal. Pendant la démarche, mon père essayait encore de me faire culpabiliser.

Au collège, je ne faisais plus rien, mes devoirs étaient faits le matin en catastrophe sur mon lit avant de partir. Je ne dormais plus, je passais mes nuits jusqu'à 2-3 heures du matin sur mon portable. J'étais aussi très rejetée au collège car je ne me comportais pas normalement là-bas. Dans la vie quotidienne, dès que je parlais, une remarque suivait.

MA MÈRE OU MON PÈRE ?

**APRÈS LE DIVORCE DE SES PARENTS, LA GARDE ALTERNÉE NE LUI CONVENAIT PAS.
ESTHER ET SA BELLE-MÈRE NE SE SUPPORTENT PAS. RÉSULTAT :
RENDEZ-VOUS DEVANT LA JUGE.**

LA JUGE ET MOI AVONS TRANCHÉ



En mars, je suis passé devant la juge, avec mon avocat rencontré le jour même en rentrant dans le tribunal. Je suis allée dans une salle avec lui et il m'a posé des questions classiques, comme le métier de mes parents. Puis, nous avons parlé du sujet de ma présence.

C'était mon père qui m'avait accompagnée jusqu'au tribunal. C'était tendu, car il savait très bien que j'allais demander d'être avec ma mère. Après, nous avons attendu dans « une salle d'attente ». Une jeune fille de mon âge est passée juste à côté de moi avec ses parents, elle voulait faire l'inverse de moi : partir en garde alternée.

Mon tour est arrivé, mon avocat déjà dans la pièce, avec la greffière et la juge. Elles étaient très douces, j'avais l'impression de parler à ma mère. La juge m'a demandé si je voulais que ce soit uniquement mon avocat qui parle, ou moi, ou les deux. J'ai répondu les deux.

J'ÉTAIS FIÈRE D'AVOIR RÉUSSI À PARLER

J'ai pris mon courage à deux mains et elle m'a posé plusieurs questions. Ensuite, elle a demandé à mon avocat s'il voulait ajouter quelque chose. Il a dit que j'avais été parfaite et qu'il n'avait rien à rajouter. La greffière m'a ensuite lu ce qu'elle avait écrit, c'était parfait. Tout ce que je voulais dire était écrit. Voilà, c'était terminé, j'étais tellement soulagée et fière d'avoir réussi à parler et à dire ce que je voulais.

Aujourd'hui, je vais beaucoup mieux, j'ai pas mal repris confiance en moi. J'ai la chance d'être très bien entourée par des amis, et par ma mère et sa famille qui me soutiennent à 100%.

Esther, 16 ans

PARIS

ORIENTATION : L'APPUI DE MON PROF A ÉTÉ DÉTERMINANT

GRÂCE À UN PROF BIENVEILLANT,
ALIOU A TROUVÉ SA VOIE
ET SA FILIÈRE DANS
UN BAC PROFESSIONNEL.

Durant mon année de troisième, à Saint-Ouen, je ne savais pas ce que je voulais faire plus tard. J'ai donc demandé à mon prof d'histoire-géo, qui était mon prof principal, s'il pouvait m'aider pour mon orientation. J'étais perdue.

Il m'a aidée en me posant plusieurs questions en fonction de mes besoins, comme: «Tu veux aller en lycée professionnel ou en général? Qu'est-ce que tu veux faire plus tard? Quelles sont tes ambitions? Est-ce que t'aimes le sport?» J'avais déjà une piste: je voulais aller en pro. La générale, je me disais que ce n'était pas pour moi. Je n'aime pas rester sur place, je préfère les cours pratiques.

J'AI PU TROUVER UNE FILIÈRE QUI ME CORRESPONDAIT

Mon prof l'a compris et m'a demandé si ça m'intéressait de faire des stages: j'ai dit oui, donc je suis allée au lycée Angela Davis à la Plaine Saint-Denis. Il m'a ensuite dirigée en bac pro SPVL (services de proximité et vie locale). Je ne savais pas ce qu'était cette filière, je n'en avais jamais entendu parler.

Le jour de la rentrée, les profs de matières pro nous ont parlé de la filière, en quoi elle consistait, les stages qu'on allait aborder, et les conditions pour avoir le bac. Grâce à l'aide de mon professeur, j'ai pu trouver une filière qui me correspondait et un établissement proche de chez moi.

Aliou, 18 ans

SAINT-DENIS



APRÈS LE SÉISME EN HAÏTI, IL NE ME RESTAIT QUE L'ÉCOLE



2010, séisme en Haïti, ma vie bascule. J'étais chez ma grand-mère, j'ai senti la terre trembler. Je n'ai pas eu le temps de sortir, les maisons se sont effondrées et je suis restée coincée sous les décombres pendant trois jours. J'avais faim, j'avais soif, pour moi c'était la fin. L'armée m'a retrouvée, ils m'ont sortie de là. Il y avait plein de morts autour de moi. Il n'y avait pas de place à l'hôpital. J'ai dû aller dans un hôpital de fortune, dehors.

Je suis née et j'ai grandi en Haïti. J'étais entourée par ma mère, mon beau-père et la cousine de mon beau-père que j'appelais « grand-mère ». Je vivais bien, j'avais tout ce que je voulais et j'allais à l'école ! C'est important de le préciser, parce que tout le monde ne va pas à l'école en Haïti, il faut avoir les moyens.

Ils ont cherché ma mère pendant huit jours. Je ne savais même pas si elle était en vie. J'ai compris au fil des jours qu'elle était morte...

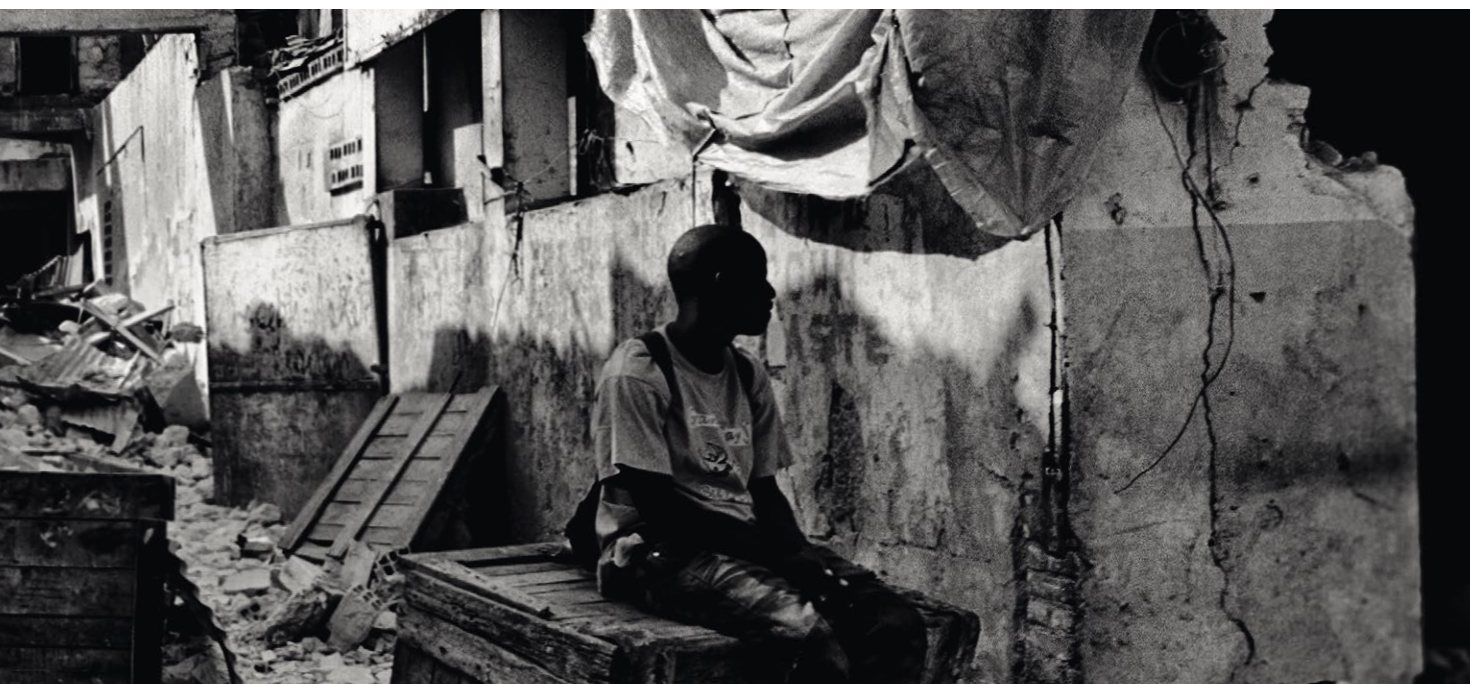
RATER L'ÉCOLE C'ÉTAIT UN ÉCHEC DANS MA VIE

Alors, je suis allée vivre avec ma grand-mère. Je continuais à aller à l'école grâce à mon beau-père qui payait, mais je n'arrivais plus à suivre, j'étais très affectée. Quand je ramenaient des mauvaises notes, je me faisais frapper par le fils de ma grand-mère. Il ne comprenait pas pourquoi je ne travaillais plus. Ensuite, mon beau-père n'a plus réussi à payer, j'ai dû arrêter l'école.

En 2011, on m'a présenté mon père biologique, mais on ne m'a pas inscrite à l'école. Pour moi, c'était un échec dans ma vie. Je voyais tous les enfants partir en cours. Dans mon cœur, c'était une grande tristesse. Pendant toutes ces années, j'ai raté l'école. Mais je ne me suis pas découragée, j'attendais des jours meilleurs.

Je suis ensuite retournée chez ma famille maternelle. J'étais si heureuse : on allait m'inscrire à l'école ! Mais en France. Mon père biologique avait fait une demande de regroupement familial pour me faire venir. Ce n'était pas du tout une bonne idée, je ne voulais pas être séparée de ma famille, mais c'est la vie.

PARTIE EN FRANCE APRÈS LE SÉISME, KISHA NE RÉVAIT QUE D'ÉCOLE ET DE RÉUSSITE. MAIS EN ARRIVANT DANS UN NOUVEAU PAYS, AVEC UNE NOUVELLE FAMILLE, ELLE A PERDU SES REPÈRES.



J'AI FAIT SEULE MA DEMANDE POUR ÊTRE PLACÉE EN FOYER

Je suis donc arrivée en France à 13 ans. J'ai dû quitter tout ce que j'aimais. C'était dur et je n'avais alors qu'un seul objectif : réussir ma vie. J'ai vécu avec ma belle-mère et mes demi-frères, il n'y avait pas mon père, mais ça n'avait aucune importance : tout ce que je voulais, c'était aller à l'école. Je me sentais seule, je n'étais pas habituée à cette nouvelle famille. J'ai alors commencé à faire des choses que je n'aurais pas dû faire, comme manquer de respect à ma belle-maman. Je suis partie de chez elle sans raison.

J'ai pété les plombs et je suis allée chez la famille de mon père. Ils ne m'ont pas encadrée comme ma belle-mère. J'ai fait seule ma demande pour être placée. Au foyer, je faisais n'importe quoi. L'aide sociale à l'enfance m'a alors placée en foyer d'urgence en septembre où on m'a donné une dernière chance de réparer mes erreurs.

PARFOIS, J'AI ENCORE ENVIE DE TOUT CASSER

J'ai alors décidé de prendre ma vie en main et d'arrêter mes conneries. J'ai fêté mes 18 ans, signé mon contrat jeune majeure. Aujourd'hui, je suis en classe de terminale SPVL à Saint-Denis. Cette année, je passe le bac. Je souhaite poursuivre mes études en SP3S (services et prestations des secteurs sanitaire et social) et obtenir une licence pro.

Malgré ça, parfois, j'ai encore envie de tout casser. Quand les mauvais souvenirs tournent dans ma tête. Il ne faut pas me parler dans ces moments-là. Il y a une amélioration parce que je ne fais plus de bêtises, que je vais à l'école, mais je reste déconcentrée. Je suis là mais je ne suis pas là. Je ne sais pas si je vais réussir à avoir mon bac. J'ai trop de mauvais souvenirs, je suis tout le temps en stress. Je n'ai pas confiance en moi et je ne sais pas si ça pourra changer un jour.

Kisha, 19 ans

SAINT-DENIS

Quand je suis arrivé en prépa-métiers, il n'y avait qu'une quatrième, et nous étions juste douze dans notre classe. Alors que dans mon ancien établissement, nous étions entre vingt-cinq et trente à peu près, ce qui change tout. Les cours étaient beaucoup plus calmes et agréables à suivre. Dans notre classe, tout le monde se parlait et s'aidait quand il y avait un problème. C'est ça un collège privé.

LE PRIVÉ M'A FAIT DE L'EFFET

**PABLO EST PASSÉ, RÉTICENT,
DU COLLÈGE PUBLIC AU PRIVÉ
PROFESSIONNEL.
CETTE DÉCISION A POURTANT
SAUVÉ SA MOYENNE GÉNÉRALE.**

Au collège public, je n'étais pas un élève qui sortait du lot, avec des notes et un comportement exemplaire, mais j'avais un niveau je dirais correct. Je tournais entre 10 et 12 de moyenne. Mais, à ma grande surprise, à la fin de l'année scolaire, vers le mois de mai, un prof vient me voir et demande un rendez-vous avec mes parents pour mon orientation. Je n'avais pas le niveau pour continuer ici, alors que mon groupe d'amies et moi, on avait à peu près tous les mêmes notes. Ma mère a décidé de me changer d'établissement et de me mettre dans le privé.

LES PROFS ONT PLUTÔT CONTOURNÉ LE PROBLÈME

À ce moment-là, j'étais en cinquième au collège public Paul Bert dans le 14^e arrondissement de Paris. Je suis allé à Carcado Saisseval dans le 6^e, sous conseil de la prof avec qui nous avons eu rendez-vous. Et de notre gardienne d'immeuble qui, elle aussi, a mis sa fille là-bas. Elle nous vendait les louanges de cet établissement car sa fille y a très bien réussi.

J'ai eu beaucoup de mal à accepter ce changement car je ne comprenais pas. J'ai eu l'impression qu'on ne me laissait pas le choix, en plus d'avoir perdu contact avec les gens que je connaissais, plus personne ne me calculait. Et je pense que les profs ont plutôt contourné le problème en me conseillant de changer d'établissement plutôt qu'en essayant de m'aider à corriger mes problèmes pour me mettre au travail.

COLLÈGE PRIVÉ, UN CODE VESTIMENTAIRE PLUS STRICT

On nous a appris à faire la différence entre le moment où on est à l'école et le moment où on est chez nous, avec un code vestimentaire plus strict. Interdiction de mettre des jupes ou des shorts au-dessus du genou, des t-shirts au-dessus du nombril, ou des vêtements où on voit les épaules. Et pas le droit de mettre des joggings.

Le mercredi, nous devons mettre une tenue qu'ils qualifient de professionnelle, pour nous habituer et savoir comment on s'habille dans le monde du travail. Pour les garçons, des chemises ou des polos, pantalons ou jeans noirs et des chaussures de ville... Pour les filles: des chemisiers, des blazers, des bottines et des talons...

J'ai eu un peu de mal à m'adapter au début, car on sort de notre zone de confort, alors qu'on était habitué à mettre des joggings et des baskets. Et ça fonctionne ! Aujourd'hui, je mets plus de jeans que de joggings. J'ai bien aimé le fonctionnement de la tenue professionnelle car ça nous prépare pour plus tard.

LES PROFS ÉTAIENT PRÉSENTS POUR LEURS ÉLÈVES

Le programme n'était pas le même qu'en général. Nous avions des cours de découverte professionnelle, qui nous ont appris et fait découvrir beaucoup de choses sur le monde professionnel. Nous faisons des fiches métier, tel qu'infirmier, et on faisait un résumé: quelles études faire, les revenus... On réunissait tout un tas d'informations pour en apprendre plus sur le monde qui nous attend. J'ai beaucoup aimé ces cours, car ça m'a permis de mûrir et de réfléchir à ce que je veux faire plus tard et à mieux me préparer pour l'avenir.

En dehors de ça, nous avions des cours normaux avec une pédagogie adaptée. Nous ne faisons pas le programme classique comme dans les autres établissements et nous avançons au rythme de la classe. Quand il y avait un élève, ou plusieurs, qui avaient des lacunes, toute la classe s'arrêtait sur le sujet.

Ce fonctionnement m'a plu et a fonctionné, car ma moyenne est montée de 10 à la fin de ma cinquième, à 14 à la fin de ma quatrième. Les profs étaient beaucoup plus présents pour leurs élèves et c'était le but de cette classe. Ça m'a beaucoup apporté car ça m'a fait grandir, prendre confiance en moi, et j'ai commencé à travailler. Ce qui m'a permis de revenir en général et technologique en seconde ! À la fin du collège, j'ai décidé de rester dans le même établissement pour le lycée. On est mieux cadrés et surtout, dans ce lycée, il y a la filière qui me permettra de faire le métier que j'ai envie de faire plus tard: infirmier !

Pablo, 16 ans

PARIS



COIFFER À CÔTÉ DU LYCÉE POUR ME FAIRE KIFFER

**PRECILLA A TROUVÉ UN MOYEN DE SE FAIRE DE L'ARGENT :
COIFFER VIA LES RÉSEAUX ET LE BOUCHE-À-OREILLE.
UN PETIT BUSINESS QUI RAPPORTE !**

Le 29 décembre 2011, dix ans en arrière, le jour de la mort de mon père. C'était le début d'une autre histoire. Ma mère assurait comme elle le pouvait, je ne lui en voulais pas... J'ai décidé d'avoir mon argent de poche.

Je n'avais pas de besoins extravagants. Mais au collège, en quatrième, certaines de mes amies avaient de nouvelles paires de chaussures, de nouveaux vêtements... Moi, ce n'était pas toujours le cas. Les entendre me dire que je n'étais pas à la « page » ou à la mode, ça me faisait mal. Je n'ai pas subi de moquerie particulière, mais je savais que je n'avais pas leur niveau. Je me suis donc décidée à créer mon propre argent.

EN VACANCES, JE PEUX Y PASSER TOUTE LA SEMAINE

Ma coiffeuse, c'était ma tante, mais elle était enceinte. Alors, un jour, je me suis coiffée toute seule. Mon résultat était top ! J'ai donc coiffé mes sœurs, ma mère et ma mamie. Après un certain moment d'entraînement, j'ai décidé de coiffer des inconnues. Je me suis spécialisée dans les cheveux crépus : fausses locks, braids, knotless, etc.

Comme j'avais des potes qui me soutenaient, j'ai publié mes prestations sur les réseaux. D'autres personnes étaient intéressées par mon taff, j'ai commencé à avoir plusieurs clientes. Aujourd'hui, je peux gagner trente-cinq euros par jour ! Quand je suis en vacances, je peux y passer toute la semaine, avec deux jours de repos. Une tête par jour, c'est environ sept heures. Ma mère me soutient dans ce que je fais mais me dit de ne pas passer mon temps sur l'argent, que je pense aussi à mes études.



Mais tout n'est pas rose... Une fois, j'ai eu une cliente, je n'avais pas fini ma prestation et elle m'a dit: « En fait c'était pas ce que je voulais, je vais partir. » Je me suis sentie tellement mal. Je me suis dit que j'allais arrêter ce business, que finalement ce n'était pas pour moi.

Quelque temps après, vu que je me coiffais toute seule, on m'a demandé la même coiffure que j'avais sur moi. Les gens aimaient quand même mon travail ! Je m'étais peut-être améliorée ?

JE NE MANQUE JAMAIS D'ARGENT À PRÉSENT

Ma sœur m'a encouragée à reprendre notre page de coiffure sur Instagram, @nana2luxes_, qu'on avait complètement abandonnée. Elle aussi coiffait. J'ai hésité pendant un bon moment et, finalement, je me suis dit « pourquoi pas ».

Depuis, je vois de bons résultats. Je ne manque jamais d'argent à présent. Les clientes sont régulières. Ce n'est pas un grand budget, mais avec des économies je peux avoir une bonne somme en moins de trois mois. Grâce à cet argent, je peux acheter les choses qui me manquaient : des vêtements de mon choix et des paires de chaussures.

Precilla, 16 ans

MEUDON-LA-FORÊT

Dans la tête des adultes, on ne peut pas être indépendante et mature en étant mineure. Avoir 16 ans en 2021, c'est dur. Pourquoi, avec deux ans de plus, on pourrait plus savoir être « adulte » ? Il faut arrêter de croire que les adolescents ont la vie simple.

Avoir 16 ans, aller à l'école, avoir des amis, apprendre à connaître, aimer, être aimé, c'est pesant. Notre société a fixé un âge qui est associé à la « maturité ». Il faut attendre 18 ans pour être capable de faire des choix, voter, se gérer... Mais ce n'est pas parce qu'on a 16 ans qu'on pense juste à se bourrer la gueule, à fumer et à traîner avec des potes. Il faudrait commencer à nous prendre au sérieux. On a aussi des rêves professionnels, des envies de gagner notre propre argent.

À 16 ANS, LOUISA SE SENT MATURE ET RESPONSABLE ET AIMERAIT AVOIR PLUS D'INDÉPENDANCE. MAIS, POUR LES ADULTES, MATURITÉ RIME AVEC MAJORITÉ.

JE NE SUIS PLUS SA FILLE, MAIS UNE SALARIÉE

Quand mon père a besoin d'aide ou que je suis en manque d'argent, je vais travailler dans son magasin. Et mon père n'est « plus mon père » lors d'une journée de taff. Je deviens une salariée. Je fais de la mise en rayon, je conseille des clients pour trouver des produits et quelquefois je fais un peu de caisse. Mon père me fait confiance alors que je n'ai que 16 ans. Et oui, les adolescents sont capables de faire un travail « d'adulte ».

À 16 ANS, JE ME SENS DÉJÀ ADULTE

« Attends 18 ans et tu pourras faire ce que tu veux. »
« Arrête de faire la meuf/mec responsable, t'as que 16 ans. »
En général, ces phrases sortent de la bouche des adultes, qui ne considèrent pas les jeunes comme leurs égaux. Il y a sûrement des jeunes qui préfèrent rester des « enfants » et faire des conneries d'adolescents en se disant : « On a toute la vie pour devenir grand. » La maturité, ça « fait vieux » mais, en même temps, ça nous permet d'évoluer.

Mais justement, plus on est « adulte » rapidement, plus vite on devient indépendant et plus vite on est pris au sérieux. Et, croyez-moi, c'est plus agréable d'être considérée comme une adulte.



AVOIR L'OCCASION DE PROUVER SON AUTONOMIE

Chacun son moment pour commencer à vivre seul. L'indépendance vient avec la liberté et la confiance que nous donnent nos parents. Mes parents peuvent me laisser la maison s'ils partent en déplacement car ils savent que je sais me gérer et que je ne vais pas faire de conneries. Savoir faire ses propres courses, se faire à manger (autres que des pâtes), vivre dans une maison propre en faisant le ménage, les machines... Je suis capable de le faire.

Une fois, mes parents étaient partis en week-end dans notre appartement dans le Sud pour faire des travaux. J'étais seule à la maison, mes frères n'étaient pas sur Paris. J'ai prévenu mes parents que j'invitais quelques potes pour ne pas rester seule. Comme ils me font confiance, tout s'est bien passé, aucune bavure : c'était franchement cool de goûter à l'indépendance.

AVOIR DE LA MATURITÉ, C'EST PENSER AUX CONSÉQUENCES

Si les parents ne nous donnent pas ces occasions de montrer notre autonomie, elle ne peut pas se créer. On ne m'a pas particulièrement appris à me gérer. La maturité vient à partir du moment où l'on pense aux conséquences de ses actes comme « encadrer » un minimum ses soirées, pour ne pas que ça tourne au fiasco.

Parce que bon, c'est « drôle » de se mettre des mines à chaque soirée et puis de se dire : « À quoi bon se retenir, de toute façon les potes sont là pour m'aider après. » C'est vrai, les potes seront toujours là, mais autant finir la soirée avec eux en étant pompette et donc en pouvant se gérer soi-même que d'avoir besoin de quelqu'un pour le faire.

Tout ça pour vous dire que nous sommes capables d'être adultes et d'avoir 16 ans en même temps. De travailler seul, sans avoir besoin que papa et maman viennent vérifier les devoirs. De voir l'école comme une chance et donc se donner dans le travail ou, du moins, de trouver le juste milieu entre nos études et nos loisirs de « jeunes ».

Louisa, 16 ans

PARIS

SUIS-JE TROP MOYENNE POUR RÉUSSIR ?

SES PROFS ET SA FAMILLE NE CROIENT PAS EN SES CAPACITÉS
ET ÇA L'A FAIT DOUTER. C'EST EN ÉCOUTANT UNE PARENT D'ÉLÈVE PARLER
DE SON MÉTIER QUE SAM A TROUVÉ SA VOIE.



Je suis moyenne. Ni forte, ni nulle, ni courageuse, ni peureuse, je vis simplement dans un quartier sûr avec ma famille. Une fille sans histoire qui suit sa route, sans jamais connaître la direction. Une fille qui essaie de réussir à l'école ou dans sa vie sociale. Sauf que je vise des projets qui sont bien trop hauts pour moi et que je ne réussirai pas à atteindre, même avec toute la bonne volonté du monde.

Quand on vous met dans une catégorie, il est très compliqué d'en sortir. En troisième, le moment où vous vous inscrivez au lycée et la question de la filière devient inévitable. Passer en professionnelle, en générale ou en technologique ? J'ai repoussé ce moment le plus possible, car j'avais peur. Et ma prof principale, très élitiste, me rabaisait souvent en privé ou devant la classe.

DEVENIR UNE SUPERSTAR ET VIVRE DANS UNE GRANDE MAISON AVEC PLEIN D'ANIMAUX

Elle a voulu m'envoyer dans une filière professionnelle, mais j'étais informée, et je savais qu'aller là-bas allait me fermer plein de portes. Et pour quelqu'un qui n'est pas sûre de ce qu'elle veut faire, ce n'est vraiment pas la bonne option. Je ne l'ai pas écoutée. Quel était l'intérêt de suivre les « conseils » d'une personne qui n'a pas de bienveillance à mon égard ?

J'ai la chance d'avoir des parents qui me laissent mon droit de choisir mon avenir, mon métier. Malgré tout, il arrive que je me sente délaissée dans ce choix qui déterminera ma vie, et que beaucoup font passer pour une décision lambda. Je pose souvent des questions et, quand je n'ai pas une réponse qui me convient ou que l'on me répond à côté de la plaque, je me sens mise de côté et seule dans ma galère.

On me l'a souvent dit, ma famille ou cette prof de troisième : je ne réussirais jamais avec le gros poil que j'ai dans la main. Quand on vous le rabâche, sans cesse, plus d'autre choix que d'y croire. Cette méthode n'est pas efficace sur moi.

Surtout que cette pression s'installe tôt. On vous demande à 12 ans de choisir la voie que vous voulez prendre pour les cinquante prochaines années de votre vie, alors que vous avez encore vos rêves d'enfant, de devenir une superstar et de vivre dans une grande maison avec plein d'animaux.

SA PASSION M'A CONTAMINÉE

En cinquième, on nous a fait venir le samedi matin à l'école : des parents d'élèves se présentaient, présentaient leurs métiers, et leurs passions qui les avaient amenées à ces métiers. Mais moi, mes passions ne se rapprochent en rien d'un métier...

Une gynécologue s'est présentée. Elle m'a beaucoup marquée, non seulement par son charisme mais surtout parce qu'elle avait l'air heureuse. Étonnamment, ça me reconfortait. J'y ai beaucoup réfléchi et je pense qu'elle m'a donné une idée de ce que je voulais faire de ma vie. Elle m'a transmis une réelle passion. Depuis, je lis des livres, regarde des vidéos, découvre de nouvelles choses. Je ne suis pas sûre de vouloir prendre exactement le même chemin que cette femme, mais je sais que sa passion m'a contaminée et que je veux travailler dans le corps médical.

Sam, 15 ans

PARIS



À AMSTERDAM, LES PROFS ÉTAIENT COMME DES POTES

ENTRE PARIS ET AMSTERDAM, L'ÉDUCATION ET LES RELATIONS PROFS-ÉLÈVES SONT TRÈS DIFFÉRENTES. LOU A PRÉFÉRÉ LE MODÈLE NÉERLANDAIS !

Il y a quatre ans, je ne me serais jamais dit : « Ma vie me manque à Amsterdam. »

J'arrive dans ce collège-lycée. Ça me fait chier d'être là. En plus de ça, je redouble alors que j'avais 14 de moyenne et une vie incroyable.

La directrice arrive pour nous présenter le collège-lycée avec un micro à moitié cassé. Alors qu'à ma rentrée à Amsterdam, on était assis sur des chaises, devant une scène avec de la musique et un Power-Point. Le directeur était venu en baskets, t-shirt et pantalon. J'avais halluciné quand j'avais vu ça. Alala, les Néerlandais c'est quelque chose !

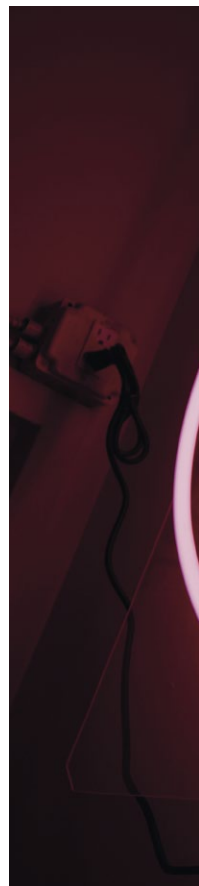
Une fois que la directrice s'est présentée, on monte pour aller en classe. Puis, là, elle m'arrête pour me coller parce qu'il y a un petit trou dans mon pantalon. Je lui dis : « 'scuse me ? » Elle me dit : « Juste parce que vous êtes nouvelle je vous colle pas, mais prochaine fois deux heures, compris ? » Je lui réponds : « Je m'appelle Louise, pas "la nouvelle d'Amsterdam", Madame la Directrice », et je me barre."

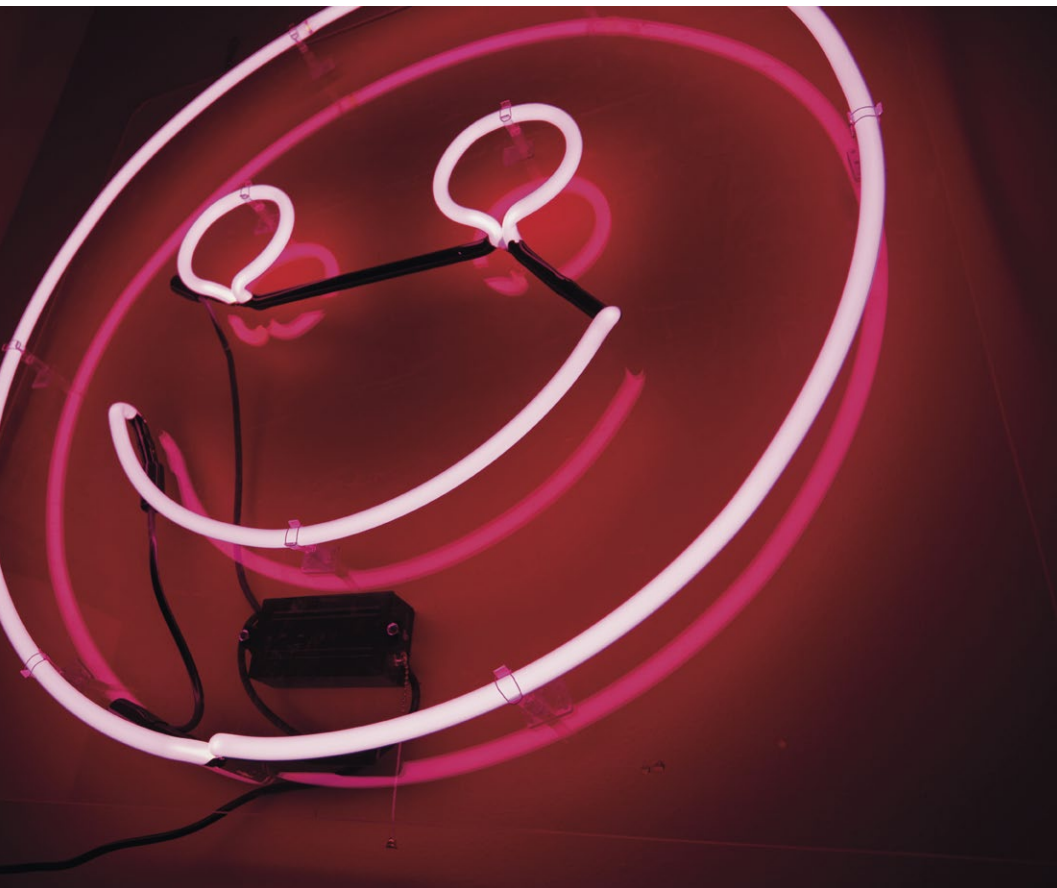
JE LES TUTOYAIS OU LES APPELAIS PAR LEUR PRÉNOM

Les mentalités sont tellement différentes ici ! Les gens jugent à Paris. Si tu n'as pas 15-16 de moyenne, tu es considérée comme une élève nulle et sans avenir. Tu t'habilles comme ça, tu seras jugée et mise dans une case. À Amsterdam, tout le monde s'en fout de la manière dont tu t'habilles. Que tu sois une fille ou un garçon. Tant que tu as compris le sujet et que tu évolues au fil du temps, ça sera ta meilleure note.

J'avais des relations avec mes profs en dehors des cours aussi. Je les tutoyais ou les appelais par leur prénom. On parlait de nos vies avec, à la main droite un café ou chocolat chaud, et à la main gauche une viennoiserie. Oui, il y avait une machine à café dans la classe. On rigolait sans même parler des cours, comme si on faisait de nouvelles connaissances, alors que dix minutes avant, elle me gueulait dessus parce que j'avais mal fait mon exercice.

À Paris, les profs ont les yeux vides. Tu écris ton cours, tu écoutes, tu fais ton exercice, si tu n'as pas





compris « je t'explique », ou pas... La sonnerie sonne, « à demain les élèves ». Aucune adaptation à la classe et aux élèves, aucun effort, juste faire son taff pour gagner de la thune.

Il y a eu énormément de larmes pour mon départ de la part de mes potes, aussi de ma prof d'histoire-géo et économie, Mrs Larsson. On avait une très bonne relation. Je lui disais quand j'allais mal ou quand je ne comprenais pas tel cours. Aussi on bitchait énormément sur les autres profs, c'était juste hilarant.

TU SAIS QUE LE COURS NE SERA PAS BASÉ SUR LE SILENCE ABSOLU

Ça aide énormément d'avoir des relations avec les profs. Tu arrives en cours, t'es pas là à te dire: « Vas-y je vais l'écouter parler pendant cinquante-cinq minutes. » Non, t'y vas aussi parce que tu es à l'aise dans la classe, avec la prof, et tu sais que le cours ne sera pas basé sur le silence absolu, et qu'elle arrivera à te faire rire ou à te taquiner. Mais quand il fallait travailler, on travaillait. Aucune exemption. Tu te

rates, tu te rates. Mais derrière ça, on sait que le prochain cours sera sur le contrôle raté, ou des explications. Moi, j'avais 14 de moyenne générale et, avec ces deux profs, j'avais 15.

Les profs et les élèves savent bien faire la différence entre être en cours et en pause, même si parfois, en cours, il y a des moments « amicaux ». La manière dont ils enseignent là-bas et leurs techniques sont différentes. Et les punitions c'est chaud pour nos fesses, le manque de respect n'est pas tolérable.

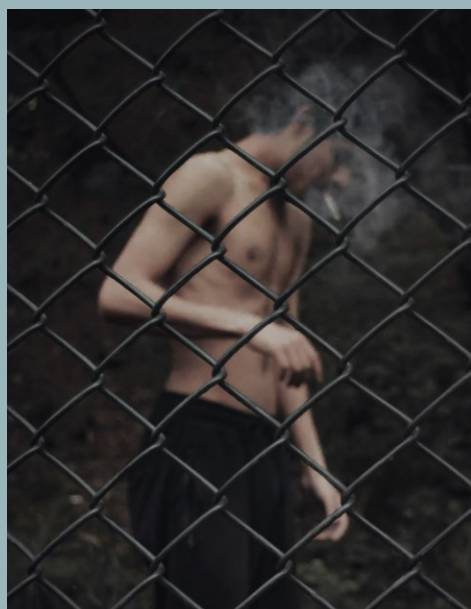
Je ferais tout pour retourner dans ce lycée alors que, de base, je déteste ça. Si un jour vous avez la chance de partir à l'étranger, partez. Et j'espère que vous aurez la chance d'être proches de vos professeurs comme je l'ai été.

Lou, 16 ans

PARIS

W J'AI GRANDI AVEC LES RIXES, LE RACKET ET LES TRAHISONS

POUR HERCULE, GRANDIR DANS UN QUARTIER, C'EST GRANDIR AVEC «LES LOIS DE LA RUE»: CACHER SES FAIBLESSES, SE MÉFIER DE SES AMIS... MAIS DANS UN COLLÈGE PRIVÉ, IL A RETROUVÉ LA MÊME MENTALITÉ.



À côté de chez moi, il y avait trois quartiers, Biron, Arago et Michelet, qui se faisaient la guerre en permanence. Qu'est-ce qu'on peut faire contre ça ? Rien, strictement rien. J'étais pote avec les gars du quartier le plus proche de chez moi. On appelait notre coin Biron, en référence à un *city stade* en béton où on passait le plus clair de notre temps. C'était cool, quarante autour d'un barbecue l'été, quarante avec des doudounes l'hiver. Mais, très vite, j'ai compris que je devrais me débrouiller seul.

Je suis rentré au collège dans un quartier « chaud » : drogue, bastons, plans foireux. Le collège était dans le 18^e arrondissement, Porte de Clignancourt pour être exact. En sixième, j'ai vite appris à faire attention à mes arrières. Au bout de deux mois, je me suis fait racketter. Ils étaient deux. Avec ma petite taille et mes bras de gringalet, je ne pouvais rien faire contre des grands de 15 ans.

LES MECS QUI T'APPELAIENT « MON REUF » VIENNENT TE VOLER

À partir de là, j'ai compris les lois de la rue. Tu te balades seul, t'es mort. Tu montres un objet de valeur, t'es mort. Tu montres de la faiblesse, t'es mort. J'ai été embarqué dans plusieurs coups foireux, comme aller faire des vieilles bastons qui ne mèneront à aucun résultat. Devoir se confronter à des quartiers différents pour rien parce qu'on en arrive toujours à la même conclusion. Chacun finit par retourner dans son coin.

Et alors quand les mecs qui t'appelaient « mon reuf » viennent te voler des objets chez toi, je te jure que ça te fait un choc. Vraiment violent. Je les connaissais bien, c'était des personnes que je côtoyais régulièrement, au collège, dans mon quartier. C'est la jungle au quartier, les plus forts survivent, les plus faibles finissent dépouillés. J'ai été faible, on m'a dépouillé, j'ai juré que ça n'arriverait plus jamais. J'ai aussi compris que, dans la vie, tu rencontres des gens bons, des gens mauvais. Certains qui t'apportent, d'autres qui t'enfoncent.



**PEU IMPORTE L'ENDROIT,
LES MENTALITÉS RESTENT LES MÊMES**

En me mettant dans le privé, ma mère pensait que je n'aurais pas de problèmes. Finalement, les gens étaient les mêmes, même si j'avais changé de quartier. Blancs, Noirs, Métisses, Asiatiques, les mentalités étaient les mêmes. Ça fait maintenant six ans que je suis scolarisé dans le privé.

Pour les cours, c'est plus strict et encadré, pour la mentalité, elle ne change pas avec le public. J'ai sûrement grandi avec trop de mauvaises personnes, celles qui t'enfoncent, pour aujourd'hui avoir peur de tout, me sentir observé, ne plus me sentir en sécurité nulle part sauf chez moi. Me sentir libre, ce serait sûrement la chose qui me rendrait vraiment heureux.

Ça a impacté mon éducation, mes pensées, mes idées sur la société. Je ne m'en vante pas d'avoir grandi là-bas. Mais, encore aujourd'hui, j'utilise des principes que j'y ai appris. Fais attention avec qui tu traînes, fais attention à qui tu fais confiance. J'ai lu quelque part que tu grandis et apprends dans la société qui t'éduque. Moi dans la mienne, tu ne parles pas, tu apprends, apprends, apprends, et tais-toi. Alors qu'on a plein de choses à dire et à exprimer, nous, les jeunes qui avons grandi dans des milieux où les seules règles sont celles de la jungle.

Hercule, 16 ans

PARIS

Un jour de vacances, de soleil, je me suis habillé pour sortir avec mes potes, acheter des habits et aller me faire couper les cheveux. Une journée banale. Sauf qu'en sortant de chez moi dans le 20^e, je traverse la rue, je tourne la tête et vois la police.

Un sentiment d'énervement et de haine prend le dessus. Ce sentiment de colère et ce regard que j'ai apparaissent en voyant leur uniforme. Il me rappelle tous les morts et tous les blessés que certains d'entre eux ont causé chez les jeunes de cité, comme Zyed et Bouna, ou Adama Traoré.

C'est aussi un regard fuyant pour éviter un contrôle. Comme à chacune de ces rencontres, on appréhende le contrôle, on se prépare aussi à recevoir des remarques péjoratives. Mais bon, rien n'y fait, encore et toujours un contrôle.

CE REGARD DE SUPÉRIORITÉ QU'ILS NOUS JETTENT

Ce jour-là, comme d'habitude, quand je suis confronté à eux, c'est des: «AH! Un p'tit bougnoule de plus», ou encore: «Ils sont beaux tes habits tu les as volés où petit

con?!» C'est plus à ça que nous avons été habitués, mes proches et moi, pendant leurs fameux contrôles. Et à ce regard de supériorité qu'ils nous jettent.

Ils me demandent mon nom, prénom, âge, ce que je fais, si j'ai quelque chose de dangereux ou d'illégal sur moi. Sans rire, j'ai la tête d'un fou ou d'un tueur? Revoyez vos priorités! C'est ça que je me dis à chaque fois, mais bon rien n'y fait.

Une autre fouille, comme ils appellent ça, mais vraiment, le policier me dit: «Allez dis-nous s'il reste pas quelque chose à cacher dans le caleçon.» Il pense que j'ai de la drogue sur moi. Son collègue intervient et lui dit de ne pas perdre son temps avec moi. Il me dit donc: «Allez, dégage.» Sans doute parce qu'il me croyait.

C'est à ce genre de contrôle qu'on est soumis quotidiennement. Matin, midi et soir. À chaque fois qu'on les croise, c'est une épreuve de ne pas craquer avec leurs blagues racistes et leurs insultes. On essaie toujours de se dire que c'est mieux de ne pas réagir alors que parfois on a envie de leur répondre.

**LES CONTRÔLES AU FACIÈS, C'EST SON QUOTIDIEN.
CERTAINS ONT MARQUÉ MARCEL. À CAUSE DES MOTS
ET DES GESTES DES POLICIERS, MAIS SURTOUT
DE LEUR REGARD ET DE CELUI DES PASSANTS SUR LUI.**

LES CONTRÔLES AU FACIÈS, UNE QUESTION DE REGARDS



ILS PRÉFÈRENT QUAND ON EST SEUL

À un moment de ma vie, c'était vraiment récurrent, peut-être parce que j'avais une « tête de jeune ». Quand j'ai grandi, j'ai eu de moins en moins de rapports avec eux. Ils préfèrent toujours nous contrôler quand on est seul ou à deux pour éviter des « débordements ». Ou ils nous isolent et, si on résiste, ils utilisent la lacrymo.

Heureusement, je peux en parler à mes parents. Mon père a subi ça étant jeune mais me dit de laisser couler et de ne jamais répondre pour ne pas leur donner de raison de « riposter ». Donc c'est ce que j'applique quand je les croise.

C'est souvent pas très loin de chez nous en plus. Un ami à moi s'est fait contrôler devant sa mère et, rien qu'en la regardant, on voyait l'inquiétude dans ses yeux pour son fils. Mais généralement, ils préfèrent ne pas nous contrôler devant tout le monde, pour ne pas être vus je pense. On relativise et on se dit qu'heureusement, ils ne sont pas tous pareils.

DES REGARDS MÉFIANTS, DES REGARDS DE PEUR

Généralement, les passants évitent d'intervenir. À part dans nos quartiers, les contrôles ne durent jamais longtemps. C'est bizarre aussi, cette atmosphère. Ces regards dans lesquels les gens se demandent ce que l'on a fait, ou d'autres qui se disent sûrement : « Encore des contrôles abusifs. »

Ce n'est pas forcément le contrôle en lui-même qui donne cette atmosphère bizarre, mais surtout les regards portés par les passants, des regards méfiants, des regards de peur de ce qui peut arriver, comme après certains contrôles qui ont déjà dégénéré.

Marcel, 16 ans

PARIS



MON PÈRE EST AUTISTE

SARAH A GRANDI
AVEC UN PÈRE AUTISTE.
PETIT À PETIT,
ELLE A APPRIS
À LE COMPRENDRE.
VIVRE AVEC LUI
A ENRICHI SA FAÇON
DE VOIR LE MONDE.



Ciel étoilé, sur le balcon des vacances, mon père est à côté de moi et me raconte l'incroyable histoire de l'univers. Ma relation avec lui a toujours été bercée par la connaissance et la culture. Pour lui, apprendre sans arrêt, découvrir et se passionner, c'est comme ça qu'on doit fonctionner. Tout le reste passe après. Les soirées, les amis, les amours, les sentiments. Toutes ces choses qu'un adolescent basique met sur un piédestal, lui les a exclues de sa vie. Ça s'appelle l'autisme.

Ne pas savoir sociabiliser, penser différemment, ressentir des choses inexplicables et ne pas savoir les exprimer est une difficulté majeure dans la vie courante, et pourtant, toutes ces personnes qui fonctionnent à la limite de la robotisation sont passionnantes.

Son univers est partagé entre sa bulle confortable et sa famille, vu qu'il est entouré de deux femmes, ma mère et moi, hypersensibles, qui ne cessent de remettre en cause sa façon de réfléchir. Je me souviens qu'étant enfant, le fait que je travaille sur mon lit le rendait fou. Dans sa manière de penser et de voir les choses, on travaillait sur un bureau

et rien d'autre. Travailler sur un lit ne ferait que nous déconcentrer et rendre une mauvaise qualité de travail. Je ne suis pas très scolaire et pour me motiver c'était la solution la plus simple, mais lui ne le comprenait pas.

PAS DE «JE T'AIME» NI D'AFFECTION

À la maison, les cris font souvent surface. C'est difficile de se mettre à la place de l'autre. Quand on est enfant, on ne comprend pas pourquoi son propre père est le seul à ne pas être là au dîner de famille, à ne pas partir en voyage avec tout le monde. Pourquoi dormir autant ou s'enfermer dans son travail ? Pourquoi ne manifeste-t-il jamais d'expression de tendresse ? Pas de «je t'aime» ni de mots affectifs, et jamais l'expression de fierté sur le visage de celui qu'on veut impressionner.

Bien qu'on ne soit pas souvent d'accord, ses difficultés apportent tant de connaissances, une manière différente de penser, de réfléchir et de voir les choses, une ouverture que d'autres n'ont pas la chance de connaître. C'est très inspirant de voir une personne se passionner autant



pour n'importe quel sujet. Aller toujours chercher le pourquoi du comment, la pièce manquante du puzzle et la fin de l'énigme. Observer un mode de fonctionnement totalement différent, et des compétences incroyables.

Enfant, j'aimais déjà jouer aux échecs avec lui, apprendre des stratégies, regarder des séries policières et trouver le coupable. J'avais toujours une multitude de questions dans la tête et toujours une réponse, qui dérivait sur un autre sujet tout aussi intéressant.

GRANDIR DANS UN UNIVERS AUSSI DIVERS ET REMPLI DE SAVOIRS EST UNE RÉELLE CHANCE

On pourrait penser que son intelligence se développe seulement sur des choses scolaires, et pourtant. Le dimanche matin, je le revois assis au synthé en train de composer des mélodies qu'il programme, pour ensuite les accompagner à la batterie. Grandir dans un univers aussi divers et rempli de savoirs est une réelle chance, auquel j'ai tourné le dos à un moment. Maintenant, je m'en rends compte et le regrette.

Le fait d'avoir un de ses parents qui réfléchit en permanence ou qui, on pourrait croire, a la science infuse, force à se comparer aussi. On veut toujours faire mieux, on veut l'impressionner, être à la hauteur de ses attentes. Au final, au lieu de profiter de son savoir, je me suis mise une pression qui m'a éloignée.

L'AUTISME C'EST UNE BARRE D'ÉNERGIE ET EN BAS C'EST LE BURN-OUT

Mais ça n'a pas que des bons côtés. Les autistes Asperger sont des gens en permanence en sur-adaptation. Ils ne vivent pas comme ils le devraient. L'image que me donnait ma mère pour m'expliquer est la barre d'énergie. Ils ont, en quelque sorte, une barre d'énergie et plus ils grandissent, plus elle descend. Quand elle arrive en bas, c'est le burn-out.

Il y a cinq ans à peu près, du jour au lendemain, pendant six mois, il était à la maison. Je le voyais quand je partais le matin et il était là quand je rentrais le soir. J'étais petite et je me réjouissais de cette situation, puisque je pouvais enfin passer plus de temps avec mon père qui normalement travaillait tout le temps et était plongé dans son travail.

Quelques années plus tard, j'ai compris en parlant avec ma mère qu'en réalité il n'était plus capable de se lever le matin et de fournir assez d'énergie pour travailler.

Il était tombé au plus bas et il avait fallu beaucoup de repos pour qu'il puisse repartir. Quand j'ai appris les choses, j'ai été très surprise. Jamais je n'avais été confrontée à quelque chose de réellement grave. Je culpabilisais de ne rien avoir vu et même d'avoir profité de ces six mois.

J'AI CONSCIENCE QUE CES DIFFICULTÉS DÉPASSENT SA VOLONTÉ

Il y a plein de choses qui lui sont inaccessibles. Rester dans un espace confiné avec une foule, les bruits trop forts, la lumière qui l'agresse. Prendre le train, l'avion, prendre trop longtemps la voiture... Une fois, je devais aller chez mes grands-parents. Le voyage se passait bien mais on s'est arrêté, mon père a appelé mon grand-père, on a passé la nuit dans un hôtel et le matin mon grand-père est venu nous chercher. Il n'a pas pu continuer le voyage, car il avait la tête qui tournait et était incapable de conduire. Je ne mesurais pas vraiment la situation mais je savais qu'il y avait un problème. Le fait de le voir me rendait triste. Il aime faire plaisir et il s'en voulait de ne pas nous avoir amenés et de causer le déplacement de mon grand-père.

La chose pour laquelle je lui en voulais le plus, c'était de ne jamais être là avec ma famille, aux repas, aux mariages, aux anniversaires. Je ne comprenais pas pourquoi il n'y arrivait pas. J'ai encore un peu de mal puisque son autisme est présent, mais c'est psychologique, et la famille passe avant tout.

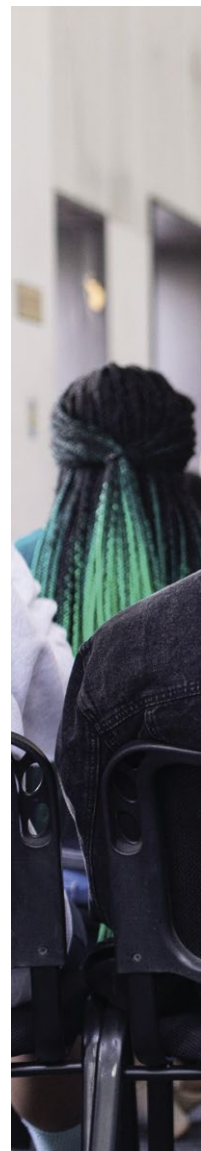
Malgré ça, le cerveau et le corps sont reliés et j'ai conscience que ces difficultés dépassent sa volonté. On ne le voit pas toujours mais, quelle que soit leur manière de penser, nos proches nous aiment et nous aimeront toujours.

Sarah, 15 ans

PARIS

JE SUIS À L'ÉCOLE POUR COMPRENDRE, PAS POUR LES BONNES NOTES

**DEPUIS QUE CANA EST DANS UN LYCÉE PRIVÉ,
LES NOTES SONT BEAUCOUP PLUS MISES EN VALEUR
QUE LA COMPRÉHENSION. C'EST ÇA L'APPRENTISSAGE ?**



J'ai toujours été à Paris car mes parents ne voulaient pas que je sois à Aubervilliers, là où j'habite depuis quatorze ans. Pour le lycée, ils ont souhaité que je sois encore à Paris. Je n'avais jamais été dans le privé car on avait toujours réussi à être dans des écoles publiques mais, au lycée, il faut être dans son académie. D'où le privé.

Je me suis retrouvé ici, dans le 6^e arrondissement de Paris. Nous sommes pris en fonction des notes et des appréciations. Mes parents m'avaient dit que si le lycée ne me « plaisait pas », je pouvais changer l'année prochaine. Et il y a beaucoup de choses que je n'apprécie pas. Surtout par rapport aux établissements publics.

Les profs mettent vraiment l'accent sur les notes et non sur la compréhension. Je pense même que c'est pour cette raison que certains élèves trichent, car les notes importent beaucoup. Les profs nous mettent dans la tête que si on a des mauvaises notes, c'est terminé pour nous, on aura forcément un métier mal payé ou qui n'est pas valorisé.

Si on a des mauvaises notes, ils vont nous réorienter. Et qui dit réorienter dit souvent « pro ».

Or, si certains profs prenaient vraiment le temps de nous faire comprendre, on n'aurait sûrement pas les mêmes notes et les mêmes appréciations qui nous suivront dans le futur.

DES NOTES IMPORTANTES POUR LES PROFS, NOS PARENTS PUIS NOUS

Pour moi, la compréhension est plus importante que les notes. Si on ne comprend pas, on ne pourra ni l'expliquer, ni le reproduire. J'ai 9 de moyenne en physique et je ne comprends vraiment rien, pourtant, il m'arrive de mettre des réponses au « hasard » et c'est bon. Le problème, c'est qu'au premier cours on comprend, et au moment des exercices, on est perdu. Mais ce n'est plus le moment des questions. Parfois, on comprend même jusqu'au moment du contrôle et, devant la copie, ce n'est plus la même chose... Je ne sais pas si c'est le côté examens, mais



parfois les questions ne sont pas du tout comme on les avait faites en cours.

Les notes, ça nous met forcément la pression. Lors des contrôles, on est souvent stressés, on ne sait pas comment ça va se passer, si les questions sont assez simples ou si elles sont tournées de manière à ce qu'on ne soit même pas sûr de ce que ça veut dire. On se pose encore plus de questions et, franchement, on n'est pas sereins.

Et puis si elles sont importantes pour les profs, elles deviennent importantes pour les parents et pour nous.

ILS NOUS RÉPONDENT COMME SI NOUS ÉTIIONS BÊTES

C'est pourquoi, sur certains sujets, il est important que les profs prennent du temps pour nous expliquer. Parfois, quand on pose une question à certains profs, ils nous répondent comme si c'était évident, comme si nous étions bêtes. Ils ne nous expliquent pas bien, avec des mots

compliqués, ils n'arrivent pas à se mettre à la place de l'élève. La fois d'après, on n'ose pas forcément poser des questions.

Une fois, en maths, j'avais posé une question et le prof m'avait répondu d'un air méprisant. Je me suis senti vraiment bête. Pourtant, pour moi, ce n'était pas logique. Après, j'ai demandé à plusieurs personnes de ma classe s'ils savaient, et on était pas mal à ne pas savoir.

J'ai déjà eu des bonnes notes sans avoir révisé ou écouté le cours, mais je n'ai jamais eu de bonnes notes sans avoir compris, surtout en maths. Ce n'est sûrement pas le seul moyen d'évaluer mais bon, c'est le système scolaire qui est comme ça. Je crois que nous, on ne peut rien y faire et c'est triste...

Cana, 15 ans
AUBERVILLIERS

ÊTRE EN PRO ET VISER HAUT

AYMEN A TRÈS MAL VÉCU SON ORIENTATION. FAUTE DE PERSPECTIVE, SON NIVEAU A BAISSÉ. MAIS, DEPUIS QU'IL SAIT POUVOIR FAIRE DES ÉTUDES SUPÉRIEURES, IL SE DONNE À FOND.

Durant mes années collège, j'étais un élève dissipé. Je m'en foutais des cours, j'étais là physiquement mais sans vraiment être là. Je parlais beaucoup en cours, je ne respectais aucun prof, j'étais souvent exclu, mais je n'y portais pas une grande importance. J'étais un peu le clown de la classe ou l'élève rangé dans son coin qu'on entend pas vraiment.

En troisième, on m'a annoncé que je passais en pro. J'étais hyper déçu car c'est une filière un peu mal vue auprès de ma famille. J'avais l'impression que ce n'était que les personnes peu intelligentes qui y allaient (sans être méchant). Ma prof voulait me faire rentrer de force, j'avais l'impression qu'elle me forçait la main, qu'elle décidait à ma place. Je me disais que c'était vraiment la fin, alors je lui ai donné raison. À la fin d'année, je ne venais presque plus en cours.

MON ORIENTATION EN PRO : UNE DÉCEPTION POUR MA FAMILLE

Ma rentrée en seconde a été catastrophique. Je ne m'intéressais pas aux cours proposés en SPVL. Être dans le social, pour moi, c'était LE dernier choix. Je me suis dit que s'il fallait finir, autant finir sur un truc qui me plairait peut-être ? Finir électricien ou mécanicien, c'était impossible pour moi. Je dormais beaucoup en cours, j'ai eu un gros relâchement, j'étais tellement au plus bas que l'assistante sociale m'a convoqué pour mes absences et mes notes et m'a demandé de changer de filière dans un truc pire.

Je lui disais que j'allais changer, je me répétais ça chaque matin en gardant espoir. Souvent, je me disais que tout était fini, je ne dormais plus la nuit, je voyais tous mes potes se faire une vie alors que moi, toute ma famille était déçue, je le voyais dans leur regard. Quand je devais parler à ma famille, ma mère me demandait de mentir sur ma filière.

Mes oncles, mes tantes, tout le monde me regardait comme un raté, ils disaient à leurs enfants : « Regarde, travaille si tu veux pas finir comme Aymen. » Je faisais semblant de ne pas écouter, alors qu'au fond de moi j'étais au plus mal. Alors j'ai baissé les bras.





DÉPRESSION ET MAUVAISES FRÉQUENTATIONS: J'ÉTAIS AU PLUS BAS

J'ai fait une grosse dépression, j'ai commencé à avoir de mauvaises fréquentations, elles me demandaient des choses inimaginables, je me voyais tomber dedans... je traînais beaucoup en bas de mon bâtiment, je chichais et tout. Durant mon année de terminale, j'avais perdu tout espoir. La seule chose était d'avoir mon bac pour faire plaisir à ma mère.

Jusqu'à ce qu'un ancien élève de ma filière m'annonce qu'il allait faire un DUT de GEA (gestion des entreprises et administrations), ça m'a donné envie de travailler. Une lueur d'espoir ! Je me suis alors accroché et j'ai vraiment travaillé pour avoir de bonnes notes. J'étais fier de moi, je commençais à me projeter.

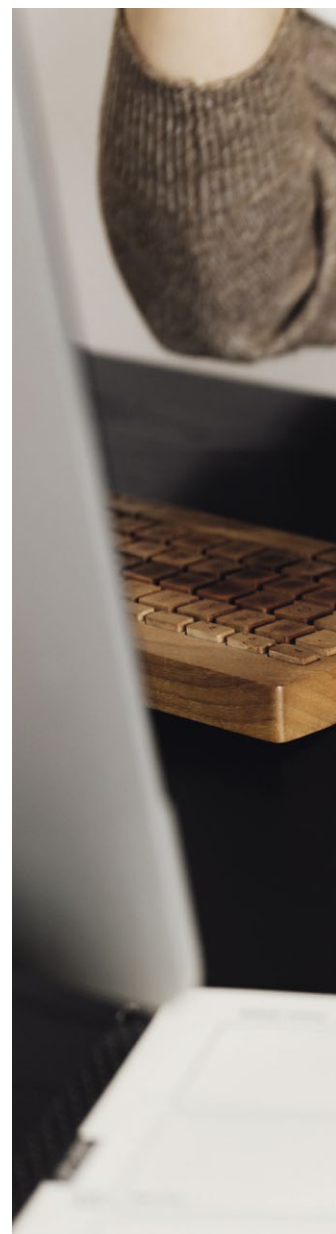
Aujourd'hui, je compte faire une licence de LEA (langues étrangères appliquées) pour travailler en entreprise ou être journaliste. C'est une filière qui me plaît, alors j'essaie de me donner à fond, même si personne ne croit en moi. Ce n'est pas parce qu'on passe en pro que tout est fini : il y a toujours un espoir, une petite porte qui brille au fond d'un couloir d'épreuves.

Aymen, 18 ans

SAINT-DENIS

MES PARENTS SE SAIGNENT POUR MON ÉDUCATION

LES PARENTS DE LOUKAS SE SACRIFIENT AFIN QU'IL PUISSE AVOIR ACCÈS
À CE QU'ILS N'ONT PAS PU AVOIR: UNE BONNE ÉDUCATION.
IL EN EST CONSCIENT ET COMPTE, PLUS TARD, LEUR RENDRE LA PAREILLE.



Chaque matin en me levant, je me plains de partir en cours, alors que ma mère aurait aimé avoir le même apprentissage que moi. Depuis petit, mes parents me répètent sans cesse qu'ils se démènent en me mettant dans des établissements privés.

Ils ont dû se battre afin de grandir seuls. Mes grands-parents ne leur faisaient jamais cette morale. Ils travaillaient tout le temps et ne pouvaient jamais s'occuper de mes parents.

Ils m'ont toujours dit qu'ils m'enviaient d'aller à l'école, car ils n'ont jamais eu cette chance. Mon père a arrêté l'école très tôt et s'est reconverti en tant que peintre en bâtiment. Tandis que ma mère a pu étudier mais très peu, jusqu'au lycée. Elle a dû arrêter pour travailler avec ma grand-mère, à l'âge de 16 ans, dans l'entreprise familiale.



**2 000 EUROS L'ANNÉE,
ÇA PÈSE SUR LEURS ÉCONOMIES**

Ils me sortent souvent que c'est un plaisir, qu'il faut y aller avec le sourire... sauf qu'ils n'ont vécu que les meilleurs moments de l'école et ne savent pas vraiment ce que je vis.

Mon frère a réussi lui, avec beaucoup de problèmes familiaux, à faire beaucoup d'études. C'est devenu mon modèle. Je me suis toujours promis de lui ressembler afin de bien réussir ma vie. Plus tard, je compte bien essayer de reprendre l'entreprise familiale de nettoyage des entreprises et des marchés... C'est un travail que je ferais de mon plein gré et surtout avec cœur.

Je vois bien qu'ils peinent à me payer cette éducation. C'est à peu près 2000 euros l'année et ça pèse sur leurs économies. Ils me font souvent la morale pour que je travaille, pour avoir un métier avec des revenus confortables.

JE COMPTE LEUR RENDRE LA PAREILLE

Je ne sais pas quoi en penser. Est-ce que je dois me réjouir d'aller apprendre? Est-ce que je devrais avoir de supers notes afin de les rendre fiers? Ou bien dois-je m'inquiéter pour eux, même si je suis reconnaissant en voyant tout ce qu'ils font pour moi?

Je compte leur rendre la pareille pour montrer qu'ils n'ont pas fait tout ça pour rien. J'aimerais qu'ils se disent que c'est bon, qu'ils ne sont plus obligés de s'occuper de moi, de s'inquiéter pour moi surtout.

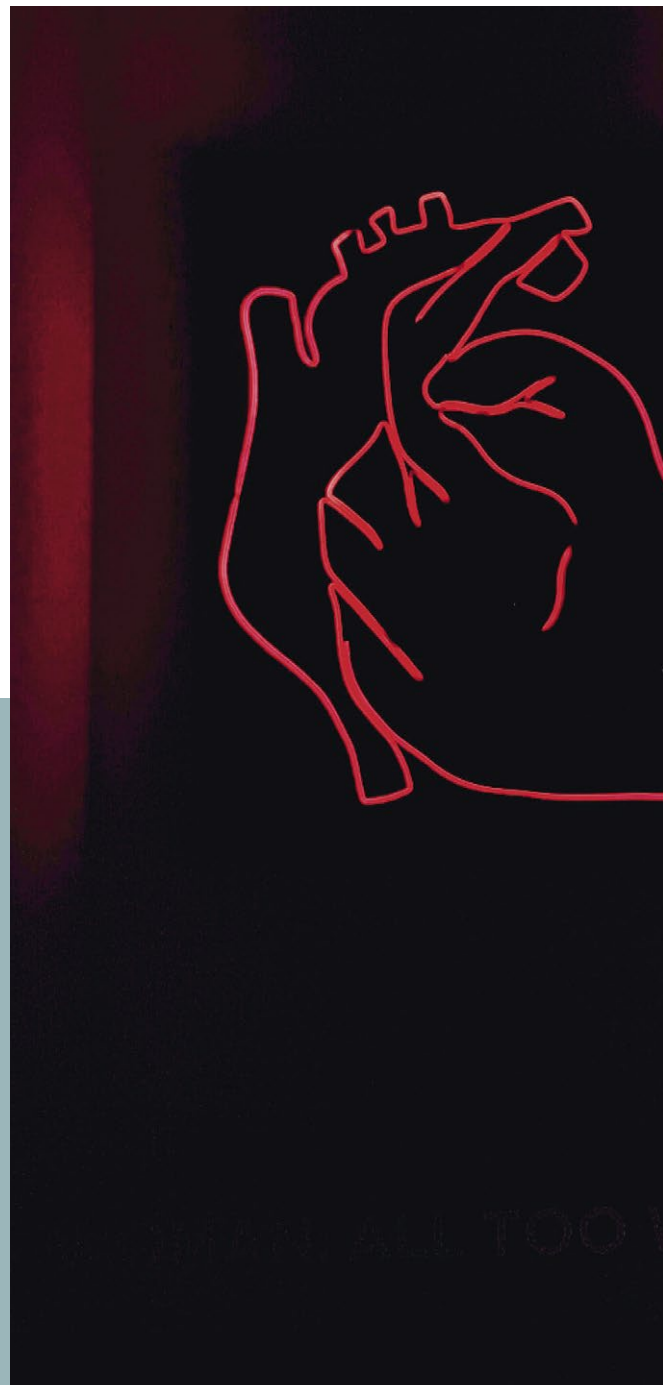
Grâce à leurs sacrifices, leur compagnie et leur soutien pour aller à l'école, ils me font le plus grand bien. Ça ne m'affecte pas dans ma vie amicale mais dans mes hobbies... Et je compte bien faire comme eux, donner tout ce que j'ai pour rendre heureux mes enfants... Mes parents sont très courageux.

Loukas, 17 ans

PARIS

LOANE, 27 KILOS, 1 M 50 ET UNE MALADIE CARDIAQUE

LOANE, 11 ANS, TOGOLAISE, EST TRÈS
AFFAIBLIE PAR LES PROBLÈMES QUE LUI
INFLIGENT SON CŒUR. GRÂCE À UNE
ASSOCIATION ET À LA FAMILLE D'ALIZÉE,
ELLE A PU ÊTRE SOIGNÉE.



En accueillant Loane, venue se faire « opérer d'un cœur imbécile, nous étions loin d'imaginer la belle aventure humaine que nous allions vivre. » Voici les premières paroles que m'a livrées mon oncle lorsque que j'ai souhaité m'entretenir avec lui à propos de cette extraordinaire aventure.

Il s'agit d'Initiatives-Cœur, un projet ayant un double objectif sportif et humanitaire. Le premier se déroule dans le monde de la voile et il est au service du second puisqu'il vise à faire connaître et à récolter des fonds pour l'association Mécénat Chirurgie Cardiaque. Celle-ci permet à des enfants souffrant de malformations cardiaques et vivant dans des pays défavorisés, où opérer est impossible faute de moyens techniques ou financiers, d'être accueillis et soignés en France.

À travers photos et messages, j'ai eu la chance de suivre le parcours de Loane, 11 ans, arrivée en France le 15 avril 2021, et prise en charge par mon oncle et ma tante. Ils l'ont hébergée et se sont occupés d'elle pendant près de trois mois. À son arrivée sur le territoire, lovée dans un fauteuil roulant, elle ne pesait que 27 kilos pour 1 m50, et elle était très affaiblie. Je trouve ces chiffres très choquants et ça donne vraiment envie de changer les choses !

Elle souffrait d'une malformation cardiaque, la tétralogie de Fallot, plus communément appelée la maladie de l'enfant bleu. Elle se traduit par une teinte bleutée de la peau, cyanose, qui apparaît peu après la naissance. Les médecins jugeaient même assez extraordinaire qu'elle ait pu vivre si longtemps. Dans l'avion qui l'a amenée en France, il y avait deux autres enfants, un garçon de 7 ans et un bébé de 11 mois, répartis dans deux autres familles d'accueil.

SE RENDRE DISPONIBLE 24 HEURES SUR 24

Loane s'est très vite acclimatée à son foyer provisoire et, d'après les paroles de mon oncle, le lien et la complicité entre eux étaient au rendez-vous : « Très rapidement nous nous sommes adoptés mutuellement et avons réussi à créer une vraie complicité qui nous a rendus plus forts tous les trois pour aborder plus sereinement l'épisode de l'hôpital. »

Les consignes données par l'association étaient très précises et plutôt strictes : il ne fallait pas trop gâter l'enfant pour ne pas créer de déséquilibre avec son mode de vie dans son pays. Surtout, il ne devait exister aucun contact direct avec la famille de la jeune fille. Tous les messages et photographies devaient transiter par l'association, seule apte à décider des informations

qui devaient être transmises. Par ailleurs, il fallait que l'un des deux époux de la famille d'accueil puisse se rendre disponible 24 heures sur 24 afin d'amener l'enfant à l'hôpital désigné à tout instant en cas de complications.

Loane a subi une première opération le mercredi 5 mai, qui s'est plutôt bien passée, mais il a tout de même fallu en prévoir une autre le mardi 11 mai. Le risque mortel existe et il faut en avoir conscience. Tout au long de l'hospitalisation de la petite, ma tante a dormi à l'hôpital pour être à ses côtés. Mon oncle faisait les trajets car il continuait de travailler.

LA VIE AVAIT GAGNÉ !

De mon côté, je n'ai malheureusement pas pu la voir à cause de la distance, mais j'ai pu suivre grâce aux photos et appels partagés avec ma tante. Loane a pu revenir à leur maison le lundi 24 mai. Son rétablissement a, dès lors, été spectaculaire. Je souhaite vous livrer les paroles de mon oncle, que je trouve très touchantes et justes : « Après deux opérations et plusieurs jours en réanimation... la vie avait gagné ! Nous n'avons été qu'un maillon d'une formidable chaîne de solidarité qui a ancré de nouveau notre belle Togolaise à la vie. »

Elle peut désormais tout faire : marcher, courir, jouer normalement. Il faut simplement qu'elle en prenne conscience. Au début, elle n'osait pas courir de peur d'être immédiatement essouffée et puis, une fois lancée, elle ne s'arrêterait plus. De plus, lors de son séjour, avec ma tante, elle a pu pratiquer plein d'activités comme le jardinage, le dessin... J'ai eu la chance de recevoir un très beau dessin de sa part.

Elle a pris six kilos depuis sa sortie d'hôpital. Les derniers examens de contrôle étant rassurants, Loane a pu rentrer chez elle le lundi 14 juin souriante. Je pense que c'est la plus belle récompense que puisse recevoir ma tante et mon oncle, qui ont fourni un soutien et une aide hors du commun. Elle était accompagnée dans son voyage de retour par les deux autres enfants qui ont pu, eux aussi, être sauvés.

Alizée, 15 ans

BORDEAUX

LA PRESSION À ÊTRE HÉTÉRO M'A FAIT DOUTER DE MON COMING-OUT

COMPLIQUÉ POUR MAEVA D'ACCEPTER
SON HOMOSEXUALITÉ QUAND SA FAMILLE
CONSIDÈRE QUE CE N'EST QU'UNE « PHASE »
ET QUE SES AMI·E·S SONT BOURRÉ·E·S
DE CLICHÉS.

« Wesh quel bail chacal ? Ne me dis pas que tu commences à avoir un crush sur elle. De toute façon ce n'est pas possible lol, t'es hétéro. » Tous les jours, je me persuadais que je n'aimais pas cette fille et que mes sentiments envers elle n'étaient que de l'amitié. Mais mon attirance pour elle était trop forte. Il était donc temps d'arrêter cette phase de déni. C'était en cinquième, je devais avoir 12-13 ans.

C'était une fille de ma classe avec qui je m'entendais très bien. Elle et moi étions devenues de très bonnes amies dès notre première rencontre. Plus les jours passaient, plus l'envie d'être avec elle grandissait. Avant de tout lui avouer, je voulais en parler avec ma tante. Je savais bien qu'elle n'allait pas sauter de joie face à ces aveux. Elle a remis en question mon orientation, à me dire que ce n'était qu'une phase, que tout le monde passait par là. Malgré ses remarques, j'étais quand même prête à avouer à cette fille ce que je ressentais. À ma grande surprise, c'était réciproque.

La plupart de mes ami·e·s étaient au courant du fait que je ne sois pas hétéro et l'ont plutôt bien pris. Mais ils ont commencé à faire des remarques « clichés », du genre : « Du coup ça va être plus simple pour toi de trouver quelqu'un » ; « Ptdr, tu vas la tromper facilement ! »...

PEUT-ÊTRE QUE MA TANTE AVAIT RAISON

Les remarques que m'avait faites ma tante ont refait surfaces et des millions de questions sur moi-même sont apparues. Résultat, rien ne s'est passé entre elle et moi parce que j'avais peur et que je me disais que j'étais trop jeune pour savoir. Au final, peut-être que ma tante avait raison. La fille a finalement assez bien réagi. À cause de ça, j'ai eu beaucoup de mal à en parler avec un membre de ma famille.

Cette année, j'ai finalement décidé de le dire à mes parents parce que la « pression » devenait trop grande. Et le fait que ma mère me pose toujours la fameuse question « alors, avec les garçons comment ça se passe ? » m'énervait.

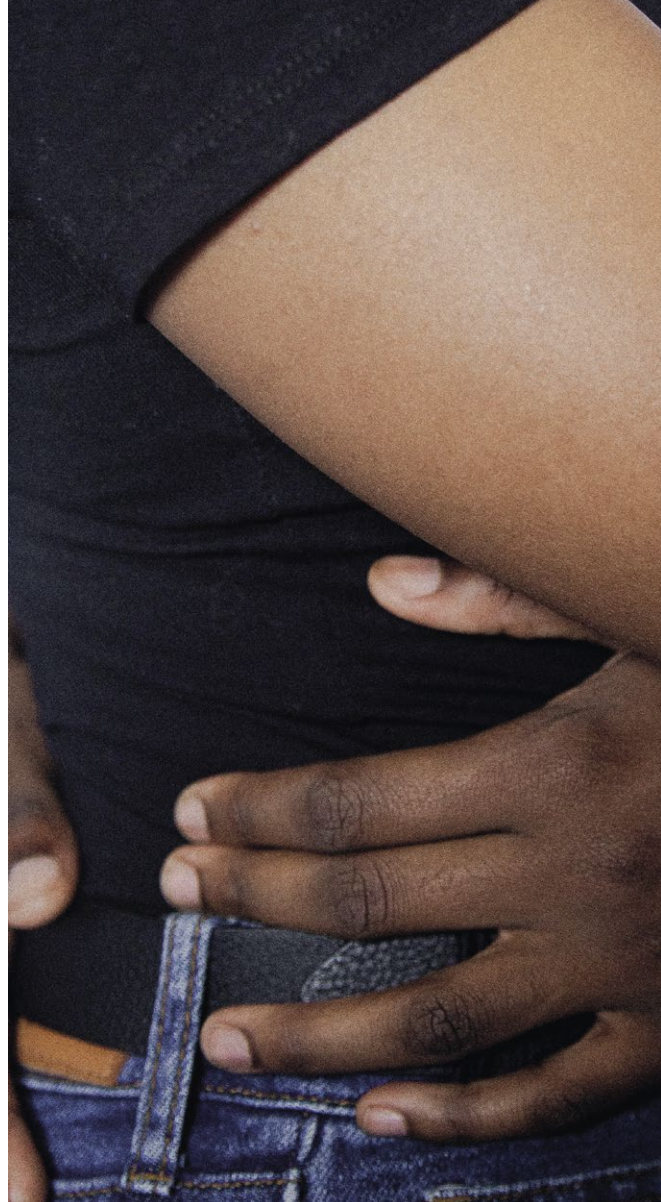
Lorsque je leur ai avoué mon orientation sexuelle, j'avais assez peur de leurs réactions. Mais finalement, ça s'est assez bien passé. Disons que ma mère était contente pour moi et que ça ne changeait rien. Cependant, mon père a eu la même réaction que ma tante. On a été en froid pendant un petit moment, mais rien de dramatique. Maintenant, j'évite d'en parler parce que ça installe des blancs. Mais bon, au moins mes parents le savent. Je suis comme ça, et voilà.

Maeva, 16 ans

PARIS



NOTRE COUPLE N'EST PAS ACCEPTÉ DANS SON QUARTIER



ÉLÉONORE AIME UNE FILLE.
SES PROCHES L'ONT ACCEPTÉ,
MAIS DANS LE QUARTIER
DE SA COPINE CE N'EST PAS
ENCORE ÇA. FAIRE FACE
À DES COMPORTEMENTS
INAPPROPRIÉS LEUR PÈSENT.



J'ai eu du mal à m'accepter, mais j'y suis parvenue grâce à ma famille et mes amis. J'ai eu de la chance, parce que de nombreuses personnes ne sont pas acceptées à cause de leur sexualité. Tout paraît rose... sauf que le côté sombre, c'est à l'extérieur : dans la rue ou les magasins. Je resterai toujours dans la stupéfaction de cette différence entre la banlieue parisienne et Paris Centre.

Ma copine habite dans une cité et c'est toujours compliqué de marcher tranquillement. Je ne me sens pas du tout en sécurité, bien qu'elle fasse très attention. C'est souvent des regards interrogatifs ou provocants, des rires de loin. C'est rare mais des insultes ou nous suivre, ça arrive aussi. À certains endroits de sa ville, on évite de se tenir la main pour éviter ce genre de choses, parce qu'on ne sait jamais jusqu'où ça peut aller.

Vers chez moi, on se pose beaucoup moins de questions, on se tient la main et on ne réfléchit pas à tout ça. On vit notre vie comme tout le monde. On n'a aucun problème, c'est ça qui est étrange je trouve. Pourquoi il y aurait moins d'égalité dans les cités ?



ON N'EST PAS DES EXTRATERRESTRES

Ça nous est déjà arrivé de rentrer énervées par rapport à des personnes malveillantes. Je reste très calme parce que je trouve ça tellement débile de s'énervier pour des gens idiots. Mais ma copine met toujours plus de temps à se calmer. On n'en parle jamais à nos parents parce qu'ils ne se doutent pas du genre d'insultes qu'on peut recevoir, et on ne veut pas les inquiéter.

Ce n'est pas pour autant qu'on ne va pas chez elle car on ne va pas faire notre vie en fonction des autres. On ne cache jamais notre relation dans son quartier, tout simplement parce qu'on n'est pas des extraterrestres.

Éléonore, 15 ans

PARIS

À CAUSE DES REMARQUES SUR
SON POIDS, CAPUCINE A UN GROS
MANQUE DE CONFIANCE EN ELLE.
EN PARLER L'AIDE À LA RETROUVER.

J'étais assise sur un banc. Marie est arrivée, suivie de Clara, les bras en rond autour d'elle. Une fois devant moi, gardant ses bras autour d'elle, elle m'a dit : « Je m'appelle Capucine et je suis un gros ballon. » Ces paroles d'une enfant maladroite sont restées gravées à jamais dans ma tête. Juste après, j'ai couru dans les toilettes de l'école, qui étaient, à l'époque, le refuge des filles lorsqu'elles étaient tristes. J'étais en pleurs.

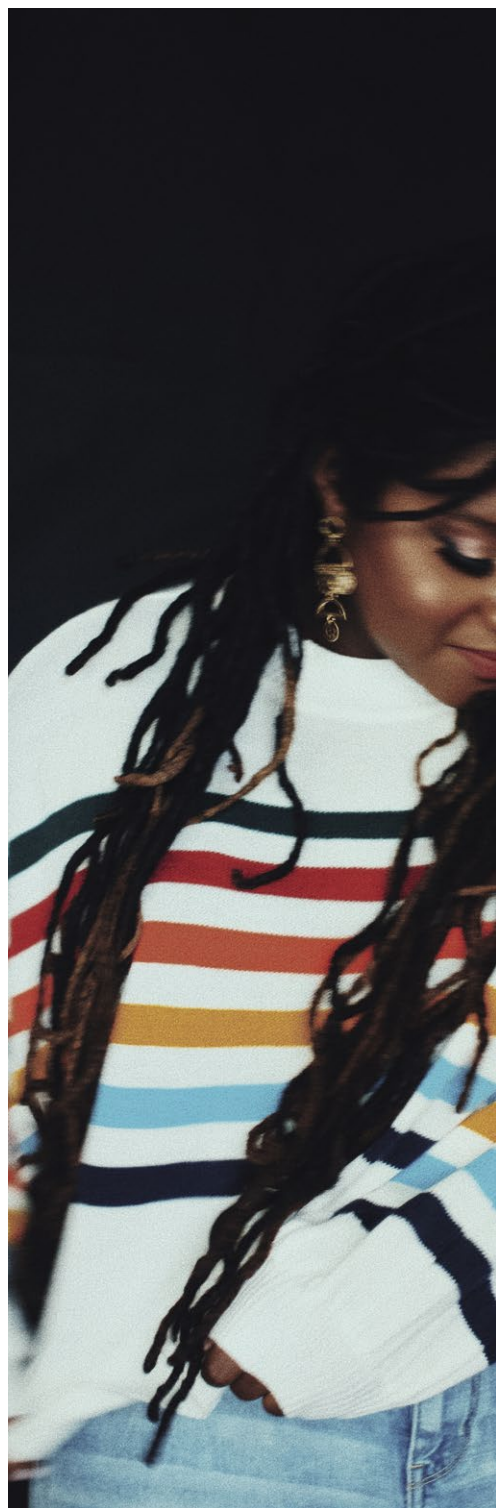
C'était en primaire, je ne me souviens plus trop de quand, peut-être en CP ? Je me souviens encore de ces mots. Lorsque j'ai une baisse de moral, ils reviennent hanter mes pensées. Ils tournent dans ma tête à n'en plus finir, de plus en plus fort, de plus en plus intensément.

Ensuite, à de multiples reprises, j'ai eu des remarques sur ma taille et ma morphologie. J'étais incapable de donner mon poids lorsque toutes mes « amies » donnaient le leur sans honte. Mon excuse ? Je ne me pesais pas. Et ce, pendant des années. Ma mère m'a dit que je rentrais souvent en pleurs à la maison... et puis c'est elle qui s'est mise à me faire des remarques. Des remarques qui peuvent paraître anodines mais qui, à répétition, te brisent de plus en plus.

C'ÉTAIT UNE BOUCLE INFERNALE

En seconde, j'ai eu une anémie de fer. Ça engendre des sentiments dépressifs, un manque de confiance en soi, de la fatigue physique et émotionnelle en permanence. À ça s'ajoutait les remarques de ma mère, parfois appuyées par mon père. « Capu, arrête de manger tu vas grossir » ; « Capu, ne te ressers pas, tu as déjà assez mangé » ; « Capu, tu devrais perdre un peu de poids. »

LEURS MOTS QUI BLESSENT... ET MOI QUI COMPLEXE





Par ras-le-bol, j'ai accepté d'aller voir une diététicienne afin de faire un rééquilibrage alimentaire. Je n'y arrivais pas. Au début ça marchait, il y avait des résultats, puis petit à petit, j'ai commencé à piquer des tablettes de chocolat et à les manger dans ma chambre, en cachette. Dès que personne n'était à la maison, je descendais, et je volais toute forme de nourriture sucrée que je pouvais trouver, c'était une boucle infernale.

« Grâce » à mon anémie qui prenait beaucoup d'ampleur, je n'ai plus été obligée de suivre mon rééquilibrage alimentaire. Mais maintenant que celle-ci n'est plus importante, les remarques de ma mère ont repris. Elles m'ont créé un manque de confiance en moi énorme. J'ai peur de l'abandon et l'été est un calvaire. J'ai peur d'être en short, en jupe, et que tout le monde puisse voir mes cuisses, mes mollets. Le pire, c'est d'être à la plage en maillot de bain. Il y a seulement une petite partie de mon corps qui est couverte et j'ai l'impression d'être nue.

Je n'ai pas la force mentale pour arrêter de manger beaucoup et réduire les doses de nourriture et c'est très dur pour moi de regarder mon corps dans un miroir. J'ai peur que les gens me voient comme je me vois. Par peur d'être abandonnée et à nouveau blessée, je peux être assez agressive avec mon entourage, et les blesser sans le vouloir.

Les remarques de mes parents sont toujours blessantes. Ils commencent à les faire aussi à ma sœur de 14 ans et à mon frère de 11 ans. Ça me met hors de moi parce que je sais ce que l'on ressent à cause de ces remarques. Je ne veux pas qu'ils vivent ça. Depuis que je parle de cette histoire, c'est de moins en moins dur pour moi. Il faut donc en parler. Parler, parler, parler, afin de ne pas garder en soi les blessures que ces remarques engendrent.

Capucine, 16 ans

TOULOUSE

JE N'AI PAS LA FORCE MENTALE POUR RÉDUIRE LES DOSES DE NOURRITURE

J'ai beau savoir que mon corps est naturel, j'ai énormément de mal à l'accepter. Je complexe par rapport à toutes ces filles, fines et magnifiques, que l'on voit partout dans la rue, sur les réseaux... J'aimerais leur ressembler, mais ma morphologie n'est pas la même. Pour y arriver, je dois faire attention à tout ce que je mange en permanence et faire le plus de sport possible. Or, j'aime beaucoup manger et je déteste le sport.

Quand on va aux urgences parce qu'on s'est luxé l'épaule en voulant retirer son soutien-gorge, les médecins nous regardent un peu de travers. Quand on leur dit que j'ai le syndrome d'Ehlers-Danlos, là, ils comprennent. À côté de ça, il y a les cours, le lycée. J'ai le sentiment de ne pas être comprise.

Ah oui, le SED c'est quoi? Je vous explique ça rapidos: c'est une maladie génétique plutôt rare. Elle touche les tissus conjonctifs: la peau, les muscles, les ligaments, un peu tout quoi. Tout devient très élastique donc on se luxe et se tord un peu toutes les articulations tout le temps. Il y a aussi des atteintes neurologiques, pulmonaires et cardiaques. Il n'y a pas de traitement miracle pour soigner cette maladie, alors on gère comme on peut et on s'adapte.

Elle crée de grosses douleurs chroniques ainsi qu'une grande fatigabilité, qui peut faire qu'un jour on marche et le lendemain on est en fauteuil roulant à cause des douleurs et de la fatigue. C'est une maladie assez compliquée qui cause beaucoup d'incompréhension chez les médecins et personnes extérieures.

EN QUATRIÈME, NEUF MOIS EN CENTRE DE RÉÉDUCATION

En sixième, c'est le diagnostic de la maladie et le fait que je n'accepte pas tous les changements. En cinquième, c'est des absences, des douleurs, les profs qui ne comprennent pas. En quatrième, impossible de continuer ma scolarité dans ce collège, je vais passer neuf mois dans un centre de rééducation pour apprendre à vivre avec la maladie et arriver à gérer mes cours et mes soins. En troisième, retour dans mon collège et à la réalité. Beaucoup d'absences et de difficultés à rattraper les cours. En seconde, la rentrée au lycée, donc changement d'établissement et réadaptation. Beaucoup d'absences, dues à une opération et des douleurs.

Gérer le lycée et la maladie, c'est devoir s'adapter aux horaires, trouver le temps de continuer mes soins médicaux hebdomadaires, et gérer les douleurs et les absences.

C'est compliqué: quand on rentre des cours, on est exténué comme la plupart des élèves, mais à peine rentrée à la maison, je dois aller à mes séances de kiné et mes rendez-vous médicaux. En plus de ça, je dois trouver le temps de réviser et faire mes devoirs pour le lendemain.

DIAGNOSTIQUÉE DU SYNDROME D'EHLERS-DANLOS (SED),
CHARLOTTE A DÛ PRODUIRE BEAUCOUP D'EFFORTS PENDANT
SA SCOLARITÉ POUR SUIVRE LE RYTHME. SANS QU'ILS SOIENT
RECONNUS PAR SES PROFESSEURS. UNE FRUSTRATION POUR ELLE.

MA SCOLARITÉ DOIT S'ADAPTER À MA MALADIE, PAS L'INVERSE

COMME SI JE CHOISSAIS DE NE PAS VENIR AU LYCÉE

Parfois, je me demande si tous les efforts que je fais pour le lycée serviront vraiment à quelque chose ou s'il ne faut pas mieux laisser tomber. Quand les profs ne remarquent pas mes efforts et me disent de faire attention aux absences, j'ai juste envie de leur dire de la fermer. Comme si je choisisais de ne pas venir au lycée alors que je suis à l'hôpital ou chez moi pliée en quatre. J'ai besoin de me faire comprendre et d'être encouragée. Certains profs le font et nous aident, et c'est génial, mais la plupart ne cherchent pas à comprendre.

Je comprends que certaines pathologies soient bizarres, mais j'ai envie de réussir ma scolarité et d'accomplir mon projet professionnel. Alors oui j'ai des absences, mais je ne le choisis pas. Je ne choisis pas de me faire opérer, je ne choisis pas de me réveiller en pleine nuit avec des douleurs horribles et d'être obligée de partir aux urgences, je ne choisis pas ma maladie. Mais quand je suis en cours, je fais de mon mieux pour me concentrer et comprendre toutes les notions expliquées. Alors remarquez ce que je fais pour réussir.

Charlotte, 16 ans

PARIS



LE CANCER DE MA SŒUR, MA SOLITUDE

DIAGNOSTIQUÉE D'UN CANCER, SA SŒUR A BEAUCOUP
SOUFFERT MAIS ARTUS AUSSI. D'AVOIR UNE PROCHE
MALADE, MAIS AUSSI DU MANQUE D'EXPLICATIONS
ET DE SOUTIEN À SON ÉGARD.

C'était en 2019, je rentrais de cours vers 17 heures. Arrivé chez moi, je ne vois personne dans le salon. Je monte dans la chambre de mes parents. Je vois ma sœur pleurer, mes parents aussi et ils me demandent de m'asseoir. Après un long moment à attendre que tout le monde se calme, mes parents m'annoncent que ma grande sœur a été diagnostiquée d'un cancer, plus précisément le lymphome de Hodgkin.

Les examens ont commencé. Je voyais son état se dégrader de jour en jour. La voir dans cette situation m'a beaucoup impacté. Je ne savais pas tellement comment réagir, c'était assez bizarre pour moi. Naturellement inquiets, mes parents m'ont un peu délaissé pour s'occuper davantage d'elle et de tous ses soins. On ne m'a pas vraiment tout expliqué. J'ai été un peu mis à l'écart. Pourtant, je posais des tas de questions.

Seul, sans réponses, j'ai commencé à développer une certaine distance avec ma sœur et sa maladie, j'ai fait comme si ça ne m'importait pas. Je ne montrais pas mes émotions à ma famille, je ne parlais pas de la maladie. Je me suis cloîtré dans le silence...



LAISSER LIBRE COURT À LA PAROLE

Avec le premier confinement, les choses ont changé. Nous nous sommes retrouvés enfermés tous ensemble. J'ai pris un peu plus de recul sur la situation et plus de maturité peut-être. J'ai donc pris la décision d'aller parler à ma sœur.

J'avais des remords et je ressentais une grande culpabilité. Je me sentais coupable de l'avoir vu aussi mal. Comme quand elle a perdu ses cheveux, moment le plus compliqué pour elle, et de ne rien avoir fait, de ne même pas avoir été un minimum présent à ses côtés. On s'est absolument tout dit. Depuis cet échange qui a été bénéfique pour nous deux, la relation avec ma sœur va mieux que jamais. Aujourd'hui, elle est en rémission de son cancer, ses cheveux ont repoussé de plus belle.

Je pense que les jeunes devraient avoir une certaine sensibilisation sur la maladie et les répercussions qu'elle peut engendrer dans une famille. Ça pourrait leur éviter d'être perdus comme j'ai pu l'être. Sans explications et moments d'échange, j'ai été très longtemps mal et, ce sentiment d'inutilité que je voyais dans les yeux de ma sœur quand elle me regardait, je ne souhaite ça à personne.

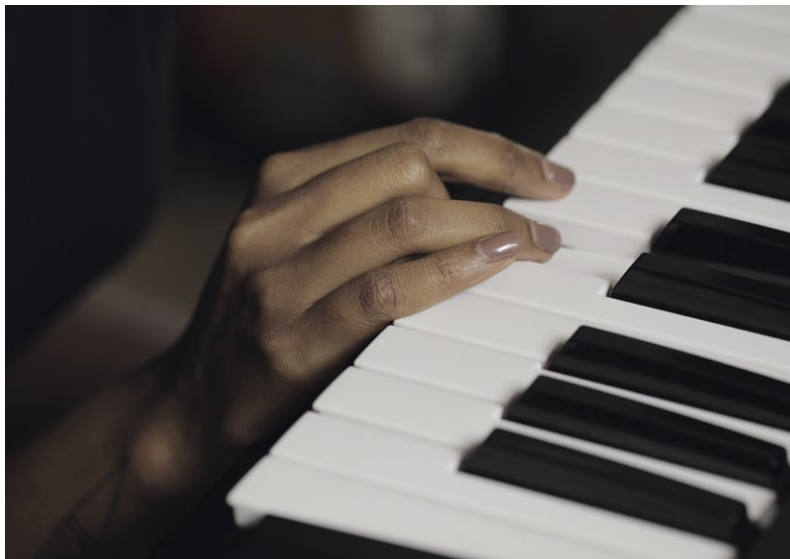
Artus, 16 ans

BORDEAUX

J'AIMERAIS UNE MÈRE PLUS À L'ÉCOUTE DE MES ENVIES



HYBRIDE SE PREND CONSTAMMENT
LA TÊTE AVEC SA MÈRE CAR ELLES
N'ONT PAS EU LA MÊME ÉDUCATION.
ET LE CONFLIT INTERGÉNÉRATIONNEL
NE PASSE PAS.



Je venais de rentrer de mes vacances aux Antilles, c'était la fin des vacances d'été. J'étais épuisée de mon voyage, huit heures de vol à côté des enfants, ça fatigue. Je rentre chez moi, je dis bonjour à toute ma famille, je donne les cadeaux que j'ai achetés pour eux, et là, ma mère m'interpelle et me prend à part... ça ne sent pas bon !

Elle me demande si je compte continuer mes activités extra-scolaires, je lui dis « oui sauf le piano ». Elle me regarde hyper mal, comme d'hab quoi... « Tu ne discutes pas, de toute façon c'est moi l'adulte ici, tu vas continuer le piano un point c'est tout. » J'étais choquée de ouf. Même si c'est ma mère, je fais ce que j'ai envie de faire et, par surprise, une petite voix me dit de lui répondre, ce que je ne fais jamais à la base. « Non j'ai décidé d'arrêter, un point c'est tout. Bien que tu sois l'adulte, j'ai quand même le droit de faire des activités que j'aime, nan ?! »

Elle me répond comme quoi c'est elle qui décide, que je vais continuer et que je n'ai pas le droit de lui répondre. J'ai plus d'une quinzaine d'anecdotes comme celle-ci sur le fait que je ne peux pas répondre à ma mère. C'est d'ailleurs pour ça que je me dispute tout le temps avec elle.

ELLE A ÉTÉ ÉDUQUÉE COMME ÇA, MAIS CE N'EST PAS UNE RAISON

Je me dis que ce n'est pas sa faute. Elle a été éduquée comme ça, mais bon, ce n'est pas une raison. Mon père a bien compris qu'on n'était plus en Martinique mais en France, et que l'éducation est totalement différente. S'il a compris, pourquoi pas elle ? Mon père a le cul entre

deux chaises, entre ma mère et moi. Parce que d'un côté, il trouve que j'ai raison et me défend, mais parfois, il défend la madre... Je ne lui en veux pas, il doit jouer le rôle du père et du mari en même temps.

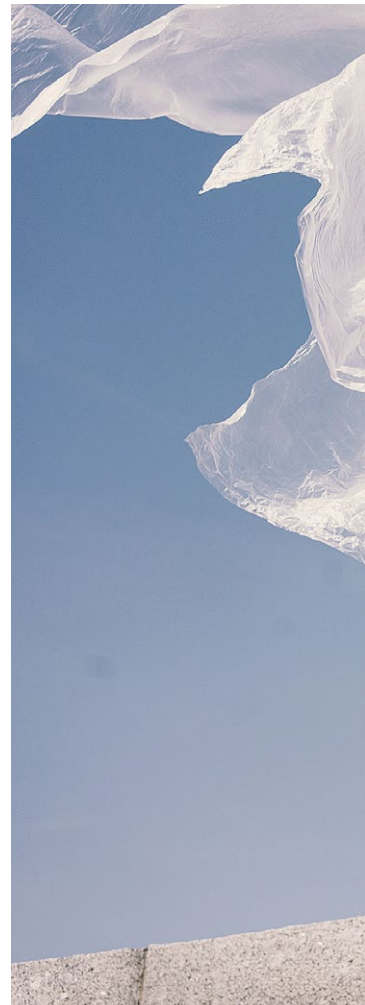
Au début, j'étais peinée sur le fait que ma mère et moi on ne s'entende pas. Mais, à ce jour, ça me passe au-dessus. Aux Antilles, de ce que je sais, les enfants n'ont presque aucun droit. Genre si leurs parents leur disent de faire quelque chose, ils le font et c'est tout. Ils n'ont pas le droit de riposter, répondre ou autre. Tandis qu'en France, les parents sont plus basés sur l'écoute et la compréhension, ce qui est dix fois mieux.

Là, je m'adresse aux parents : ce n'est pas parce que vous avez été éduqués d'une certaine façon que vous devez nous éduquer de la même manière. Je ne juge pas les parents qui le font, mais soyez plus à l'écoute et compréhensifs envers vos enfants.

Hybride, 15 ans

PARIS

JE M'INQUIÈTE POUR L'AVENIR DE LA PLANÈTE... ET LE MIEN



Moi, qui fais gaffe au tri et fais du compost pour le jardin, qui essaie de minimiser les emballages plastiques, qui mange bio et achète français le plus possible, qui évite la voiture... j'ai l'impression que j'ai déjà fait ce que je pouvais pour l'environnement, comme mon entourage. Mais ça ne suffira jamais pour protéger la planète ! La prise de conscience doit être collective.

On en parle parfois avec mes parents. Il y a plusieurs années, nous avons installé un composteur. C'était une de mes idées... Avec un grand jardin, il nous fallait aussi de l'engrais sans produits chimiques. On a démarré le compostage. Encore une de mes initiatives.

DE L'INDONÉSIE À L'AMÉRIQUE, LE PROBLÈME RESTE LE MÊME...

J'ai eu la chance de voyager dans de nombreux pays et, partout, j'ai fait le même constat : des initiatives quasi insignifiantes au regard de l'ampleur de la tâche à accomplir pour réellement préserver la planète. J'ai été scandalisé

par les plages d'Indonésie couvertes de déchets. Dans ce pays, la surpopulation est un problème de plus. La densité d'habitants est environ six fois supérieure à celle de la France métropolitaine et ce, rien qu'à Bali. Ils ont beaucoup de mobylettes très polluantes. Les embouteillages sont permanents. Mais le problème ne vient pas forcément des habitants ! Pauvreté oblige, ils ne peuvent pas vraiment faire autrement ! C'est le plus triste à mon avis. Triste pour eux et pour l'environnement...

Je fus tout autant scandalisé face au système américain ! Un système entièrement basé sur la surconsommation dans tous les domaines. Si en France il y a beaucoup d'obésité, les Américains sont bien les champions du domaine. Quasiment pas de tri, des emballages plastiques absolument partout, d'énormes voitures polluantes. Des pelouses arrosées toute l'année. Le pire, c'est que l'Amérique est la première à dire aux autres de ne pas polluer ! Alors que ce sont eux qui polluent encore plus après.



**LES PRODUITS QUI FONT LE TOUR DE MONDE,
L'OMNIPRÉSENCE DU PLASTIQUE, LES VÉHICULES
POLLUANTS RENDENT FABRICE MALADE.
IL S'INQUIÈTE POUR SON AVENIR
ET LES GÉNÉRATIONS FUTURES.**

**JE PENSE FAIRE PARTIE D'UNE GÉNÉRATION
QUI VA ÊTRE GRANDEMENT IMPACTÉE**

Ces problèmes sont plus proches de chez nous qu'on le pense. Quand je vais dans un hypermarché, pour moi le symbole même de la vente de masse et de la surconsommation, je me pose toujours cette question : comment un produit ayant fait le tour de la planète peut être moins cher qu'un produit venant d'un agriculteur du coin ? Je pense qu'il y a deux fins possibles à cette société de consommation. Soit elle va s'effondrer d'elle-même suite à une prise de conscience collective entraînant des mesures strictes de régulation de la population et des déchets. Soit nous continuerons jusqu'à une guerre à cause de l'épuisement des ressources de la planète causant un génocide humain sans précédent.

Alors, se battre à son échelle c'est bien, très bien même, mais il faut que tout le monde s'y mette ! J'ai toujours vécu dans le sud de la France et je vois les étés de plus en plus chauds. À Souillac, on voit la plage se rétrécir au fur et à mesure. J'ai 15 ans, bientôt 16, et je m'inquiète pour mon avenir.

Je pense faire partie d'une génération qui va être grandement impactée par ces problématiques. Et même si ce n'est pas nous, ce sera nos enfants. Nous n'héritons pas de la terre de nos parents, nous l'empruntons aux générations futures.

Fabrice, 15 ans

BORDEAUX



MERCI !

Nous remercions très chaleureusement l'ensemble des lycéen·ne·s participant·e·s ainsi que les trois établissements partenaires de ce projet.

Un merci tout particulier aux enseignant·e·s pour nous avoir laissé leurs créneaux et leur espace de parole et pour leur soutien dans l'animation des ateliers :

Au lycée Carcado-Saisseval (Paris), à Laurence Werner David et Armelle Mortgat ;

Au lycée Angela Davis (Saint-Denis), à Henri Lelorrain ;

Au lycée Sainte-Marie Grand Lebrun (Bordeaux), à toute l'équipe pédagogique.

Un grand merci également à l'UNICEF pour son accompagnement dans cette belle aventure éditoriale, particulièrement Julie Zerlauth, Anaïs Justin et Paulette Préhembaud, ainsi que le comité territorial Unicef Aquitaine.

ZEP

Zone d'Expression Prioritaire est un dispositif média d'accompagnement des jeunes à l'expression via des ateliers d'écriture et de création de médias. Vous pouvez retrouver nos productions sur notre site : **zep.media** ou sur nos médias partenaires : Libération, Ouest France, Konbini News, Urbania, le HuffPost, Dong! et Phosphore.

DIRECTION : **EMMANUEL VAILLANT**

RESPONSABLE DES PARTENARIATS : **MAËLLE DIETRICH**

COORDINATION ÉDITORIALE : **ELLIOT CLARKE ET NATHALIE HOF**

ANIMATION & ENCADREMENT DES ATELIERS : **AÏDA AMARA, ANAÏS BERNADINE, AÏCHA CHAPELARD, ELLIOT CLARKE ET JEANNE MORVAN**

ÉDITION ET RELECTURE DES RÉCITS : **ELLIOT CLARKE ET NATHALIE HOF**

CONTACT : **REDACTION@LA-ZEP.FR**

© CRÉDITS PHOTOS : couverture : **JAKOB OWENS**, p.6 : **Tomé Louro**, p.7 : **chalis007**, p.8 : **MATHIAS P.R. REDING**, p.9 : **ANTON NAZARETIAN**, p.10 : **THOUGHT CATALOG**, p.13 : **DENYS ARGYRIOU**, p.15 : **SHARON MCCUTCHEON**, p.17 : **STEFANO POLLIO**, p.19 : **Uriel Mont**, p.20 : **FARDIN KHAN**, p.21 : **ALEKSEY MALINOVSKI**, p.23 : **Kristijan Arsov**, p.25 : **EKATERINA BOLOVTSOVA**, p.27 : **THOMAS MOWE**, p.28 : **JUAN CARLOS / HANS LUCAS**, p.31 : **COTTONBRO**, p.33 : **FORCE MAJEURE**, p.35 : **ISAAC OWENS**, p.36 : **TONY TRAN**, p.39 : **JASON LEUNG**, p.40 : **YAWER WAANI**, p.41 : **GWENDAL COTTIN**, p.43 : **KARIM DAHER / HANS LUCAS**, p.44 : **JOSHUA GRESHAM**, p.47 : **Sam Balye**, p.48 : **JUNIOR MORAN**, p.51 : **KAROLINA GRABOWSKA**, p.52 : **ALEXANDRU ACEA**, p.55 : **SHARON MCCUTCHEON**, p.56 : **SHINGI RICE**, p.57 : **SARA RAMPAZZO**, p.58 : **Jazmin Quaynor**, p.59 : **HYBRID-U**, p.61 : **ANDREA PIACQUADIO**, p.63 : **JOSHIA EARLE**, p.64 : **CHAYENE RAFAELA**, p.65 : **SHOWCAT GOLDSTRAND**, p.67 : **ELIZABETH LIES**.

CONCEPTION GRAPHIQUE ET MISE EN PAGE : **STUDIO LWA (PANTIN)**

